

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 379.—SAMEDI, 8 AOUT 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—CESSEZ LE FEU !....TABLEAU DE M. BEAUQUESNE

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 8 AOUT 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A travers le Canada : Princeville, par Chs. A. Gauvreau.—Cessez le feu.—Bouderie.—Roman canadien : Un amour sous les frimas, par Louis Tesson.—Au bout du monde : L'expédition au pôle sud.—Pronostics ruraux tirés de la lune.—Rocamadour, par J.-Edmond Roy.—Poésie : Crois en Dieu, par Frid Olin.—Contes de mon village, par J.-B. Chatrian.—Métiers de la rue à Montréal, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie, par Jules Ruelle.—Correspondance, par Paule.—Poésie : Au bois de Vincennes, par Miss E. Ehrstone.—Les chaussettes de papa : Monologue, par Tony d'Ulmes.—Primes du mois de juillet.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Cessez le feu ! — Bouderie (double page).

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Vous le savez ? nos gens sont arrivés !

Ils ne vont pas à Montréal, malheureusement, mais je les ai vus à Québec, les marins français, les marins de la *Naiade*, nos bons amis dont l'arrivée est toujours attendue avec tant d'impatience, et les citoyens de Montréal, de Trois-Rivières, de Sorel, de Saint-Hyacinthe, etc., devraient bien profiter du temps des vacances pour venir passer quelques heures sur le pont de la frégate, sur un sol vraiment français.

La *Naiade* restera dans le port de Québec jusqu'au quinze de ce mois et, bien que j'espère revoir encore plus d'un navire français chez nous, parfois il me passe une crainte dans l'esprit.

S'ils ne revenaient plus ? Si c'était la dernière frégate française !

Et, malgré moi, je ne me sens pas à l'aise. Que voulez-vous ? l'horizon politique est toujours un peu sombre et puis, cet espèce de sourd d'empereur d'Allemagne voyage trop, à mon sens, et ses déplacements réitérés ne me disent rien qui vaille.

Vous savez, quand les rois s'embrassent les peuples sont bien près de pleurer.

** Je voudrais bien être poète, je ferais une jolie pièce de vers à l'adresse des marins français ; mais, au fait, puisque Fréchette les a écrits il y a quelques années et qu'ils ont toujours leur parfum de fraîcheur, je crois ne pouvoir faire mieux

que de citer ceux qu'il a composés quand la *Capricieuse* est venue ici.

LA CAPRICIEUSE

Je ne suis pas très vieux ; pourtant j'ai souvenance
Du jour où notre fleuve, après un siècle entier,
Pour la première fois vit un vaisseau de France
Mirer dans ses flots clairs son étendard altier.

Ce jour-là, de nos bords—bonheur trop éphémère—
Montait un cri de joie immense et triomphant :
C'était l'enfant perdu qui retrouvait sa mère,
C'était la mère en pleurs embrassant son enfant !

La France nous avait laissés grandir loin d'elle,
Nous léguant son nom seul avec son souvenir ;
Et le pauvre orphelin, à tous les deux fidèle,
N'avait su, dans son cœur, qu'absoudre et que bénir.

Il avait tout gardé, ses antiques franchises,
Et son culte et sa langue, et, peuple adolescent,
Montrait avec orgueil ses libertés conquises,
A côté de ses droits scellés avec son sang.

Ce beau jour fut pour nous presque la délivrance ;
L'embrassement fut long ; on pleurait à genoux ;
Car, si nous étions fiers de notre belle France,
Notre France, elle aussi, pouvait l'être de nous !

Saintes émotions !—quand villes et banlieues
Illuminaient leurs tours, pavisoient leurs maisons,
Au loin, sur un rayon de plus de trente lieues,
On voyait accourir, de tous les horizons,

Des vieillards, des enfants et des femmes timides,
Qui, sac au dos, à pied sur les chemins rugueux,
Venaient, en essayant leurs paupières humides,
Revoir flotter au vent le drapeau des aïeux.

Nos poètes chantaient la France revenue ;
Et le père, à l'enfant qu'étonnait tout cela,
Disait :—Ce pavillon qui brille dans la nue,
—Incline-toi, mon fils !—c'est à nous celui-là !

Et, lorsque la frégate avec la forteresse
Echangeaient des saluts de leurs tonnantes voix,
Tous ces cœurs délirants tressaillaient d'allégresse
En croyant retrouver les échos d'autrefois.

Oh ! c'est que ce vaisseau, c'était la France même
—Aigle immense un instant repliant son essor—
Qui revenait à nous, disant :—J'aime qui m'aime ;
Vous êtes mes enfants, et je vous aime encor !

Elle nous l'a prouvé ; ni la *Capricieuse*
Ni ces nobles marins n'ont revu nos clochers,
Mais la France, depuis, fut pour nous soucieuse,
Et son cœur et sa main nous ont toujours cherchés.

Et nous, quand elle allait, au fronton de l'histoire,
Inscrire avec son sang quelque éclatant succès,
Nous sonnions triomphants nos clairons de victoire,
Car c'étaient nos soldats que les soldats français.

Et puis, quand le malheur vint fondre sur ses armes,
Quand le noble vaisseau sombra sur un écueil,
La France plus que nous n'a pas versé de larmes,
La France mieux que nous n'a point porté le deuil !

Salut donc à vous tous, ô Français, ô nos frères !
Nous vous serrons la main avec un doux émoi.
Nos rives ne sont plus à la France étrangères ;
Et qui vient de chez elle est, parmi nous, chez soi !

Rarement Fréchette a touché aussi juste et
c'est là, certes, une de ses plus belles pages ; aussi
les marins qui l'ont lue en ont-ils été profondé-
ment touchés.

J'espère que cet hommage rendu à son beau ta-
lent lui parviendra.

** Nos marins si habitués qu'ils soient d'ob-
server les mœurs et coutumes des différents peuples
ont été profondément étonnés d'un fait qui préoc-
cupe beaucoup l'opinion publique en ce moment.

On leur avait dépeint le Canada comme étant
le pays de probité politique par excellence et voici
qu'à peine arrivés, ils constatent, en ouvrant le
premier journal venu, que l'on ne parle que de
scandales, de fonds publics employés illégalement,
de pots de vins, etc., etc.

Plusieurs m'ont demandé ce que j'en pensais,
mais j'ai été d'une telle discrétion que leurs points
d'interrogation sont restés sans réponse.

—Scandale ? oh, je ne sais pas... peut-être...
vous comprenez... nature humaine... fai-
blesse... très vertueux en Canada... hon-
neur... après tout... on ne sait pas, etc.

Qu'auriez-vous fait à ma place ? d'autant que
réellement je ne pourrais pas répondre d'une fa-
çon très nette.

Je les tiendrai au courant, plus tard, quand il y
aura un résultat.

** Un journal anglais de la province d'Onta-
rio demande s'il n'y a pas moyen d'employer nos
forçats à un travail plus utile que celui auquel ils
se livrent actuellement, et propose de leur faire
faire des routes ou tout au moins de les réparer.

Il est de fait que la proposition a du bon et que
nos gouvernants devraient bien l'étudier un peu.

Le système adopté dans nos pénitenciers est des
plus protecteurs... pour les forçats, et je ne
crois pas qu'il existe un pays au monde où l'on ait
autant d'égards et d'attentions pour cette intéres-
sante classe d'individus, mais est-il bien juste qu'il
en soit ainsi ?

Ces gens là ont assez fait de tort à la société
pour qu'on les force à lui rendre un semblant de
réparation.

** Il va bien, Guillaume II, l'infirme !

On raconte en effet l'aventure suivante qui
vient de se passer dans son empire :

Un vicaire de Wollstein, ayant rendu visite à
une famille de la paroisse, remarqua que le por-
trait de l'empereur était suspendu entre deux ta-
bleaux représentant des saints, et fit observer à la
mère de la famille que ce rapprochement entre un
souverain protestant et des saints de l'Eglise cat-
holique, était tout au moins inconvenant et blas-
phématoire.

La police eut vent de l'affaire et traduisit devant
le tribunal pour répondre à l'accusation de crime
de lèse-majesté, le vicaire vient d'être condamné à
quatre mois de forteresse.

Qu'en dites-vous ?

** Les journaux anglais font remarquer, au
sujet de ce souverain que Guillaume parle très
purement l'anglais, tandis que le prince de Galles
a toujours l'accent allemand, même en parlant sa
langue maternelle.

Je ne sais s'il n'y a pas une méchanceté là-des-
sous, mais, en admettant le fait, je n'y vois rien
d'étonnant ni d'inexplicable.

Guillaume le teuton est le fils de l'impératrice
Frédéric, anglaise, même qu'elle n'a jamais aimé
Allemands, à tel point qu'elle a toujours exigé que
ses enfants parlent anglais.

Le prince de Galles est le fils d'un Allemand, le
prince Albert, et l'on sait que la langue favorite
de la famille royale anglaise est l'allemand.

Vous me demanderez peut-être pourquoi alors
l'impératrice Frédéric, sœur du prince de Galles,
ne préférerait pas aussi parler allemand plutôt
qu'anglais ?

Là, vous m'embarrassez peut-être, mais je cons-
tate le fait.

** Ah ! ça, mes bons amis de Montréal, n'irez-
vous pas à Québec pour voir la *Naiade* et allez-
vous ternir votre vieille réputation ?

Les marins français vous attendent pourtant, et
la discipline les retenant à bord, ils ne peuvent pas
faire le premier pas.

Léon Ledieu

—Qu'est ce que la gloire ? disait quelqu'un qui
fait beaucoup pour elle : Un sillage sur de la pous-
sière.

—Si ce n'est que cela, objecta une femme qui se
croyait logique, pourquoi vous donnez-vous tant de
peine pour laisser votre trace sur cette poussière ?
Et j'entendis cette belle réponse :

—C'est une manière de la fouler aux pieds !

BARBEY-D'AURÉVILLE.



PRINCEVILLE

Quand vous laissez Québec, avec sa citadelle historique, sa rade magnifique et ses navires d'outre-mer aux grandes ailes déployées, pour franchir à la vapeur les champs verdoyants qu'arrose la Chaudière, et parcourir, ensuite, à vol d'oiseau, ces terres unies, planches, déboisées ou couvertes d'érables, de mélèze, de chêne et de coudrier sauvage, qui forment cette étendue de la province de Québec qu'on appelle "Les cantons de l'Est," il est un endroit qui frappe les regards, et attire l'attention du voyageur.

L'air vif qui monte du fleuve ou tombe des falaises de Québec et de Lévis, a cessé soudain ; ce n'est plus que la brise douce, aux parfums subtils, qui murmure à notre oreille. Les grandes voix de la mer se sont tuées, et voilà que les vagues mourantes des bois géants et des moissons dorées, nous apportent leur rythme enchanteur, suave comme la chanson des pâtres au lever du soleil d'août.

Le ciel est le même qu'au bord du St-Laurent ; seul le décor a changé. Le soleil couchant a les mêmes tons roux, les mêmes embrasements, les mêmes apothéoses ; le crépuscule et l'aurore ont leur beauté pareille et la lune argentée se meut dans l'espace avec la même grâce, la même richesse de mise en scène et la même sérénité ; seules manquent les falaises de la côte nord, les ondes mobiles du grand fleuve et les montagnes en amphithéâtre de la côte sud.

Si la mer a des cris de rage sublime et si ses vagues ont des murmures amoureux doux, quand le soir va tomber, les bois et les forêts, les plaines et les champs ont des voix nulle part pareilles et des accents de voix humaines qui vont à l'âme. Il est des soirs d'été où l'illusion de la mer, se déployant à l'horizon avec ses îles pittoresques, est parfaite. On croirait vraiment qu'une baguette de fée a changé tout le décor, et c'est avec un cri d'amère déception qu'il faut se rendre à l'évidence : le fleuve n'est pas là, seule l'immensité de la nue se fondant avec la plaine au loin !

Voyez-vous ce village dans la plaine, coupé en deux parts quasi égales—la haute et basse ville—par le chemin de fer du Grand-Tronc ? Voyez vous ces bosquets superbes, ces vergers splendides, ces arbres vigoureux bordant des rues bien alignées ?

Arrêtez-vous un instant : c'est Princeville, petit village des *Bois Francs*, détaché du canton de Stanfold, il y a quelques années déjà, en voie de s'agrandir, d'augmenter et de prendre place parmi les petites villes actives et intelligentes du pays. Ici, les arts, l'industrie et les lettres se coudoient avec une aisance des plus pacifiques.

Qui aurait cru, il y a plusieurs années, après l'union des deux Canadas, que cette terre immense et riche des Cantons de l'Est deviendrait le château fort, un poste avancé de la race canadienne-française ? Les gouvernements proposent et les circonstances se chargent de disposer autrement : dans l'idée des gouvernants autocrates d'alors, les Cantons de l'Est devaient être le paradis terrestre des royalistes de toute condition, et le résultat a été tout à fait le contraire, ça été pour eux le paradis perdu, mais reconquis par cette race des Canadiens Français qu'on s'est plu à appeler "la race inférieure."

La paroisse de Stanfold, formée du village de Princeville et du Canton de Stanfold, a une histoire à part, histoire héroïque, admirable, parfois d'une tristesse navrante, comme toutes les histoires des premiers établissements des colons. Oh ! les braves d'alors, aux torses homériques, aux bras robustes entamant la forêt à coups de hache et la faisant reculer vers le sud, qui dira leur misère, leurs chagrins, leurs déceptions, leurs alarmes

et leur découragement à ces heures de formation et d'installation pénible en pleine forêt vierge ?

Il ne m'appartient pas de la raconter ici ; une plume de penseur, d'érudite et de savant, la plume exercée d'un prêtre très distingué, le Rév. M. Baillargeon, ancien curé des Trois-Rivières et maintenant retiré du ministère, a tracé de main de maître cette histoire de Stanfold, qui viendra enrichir un jour la collection des travaux précieux sur les origines et la vie de nos centres canadiens français. Je dois donc borner mes appréciations au village de Princeville, enclavé au centre du canton de Stanfold, entre Arthabaskaville et Victoriaville à l'ouest, Plessisville ou Sommerset à l'est.

Ce nom de *Princeville* ne me dit rien au cœur, si ce n'est qu'il réveille l'idée d'une famille bien connue par le nombre d'hommes marquants qu'elle a fournis, la famille Prince. Pourquoi n'a-t-on pas laissé au village le nom du canton ? Il y aurait eu le canton de Stanfold et le village de Stanfold.

Le nom est anglais, mais qu'à cela ne tienne, il ne faut pas montrer trop son chauvinisme par le temps qui court. D'ailleurs l'euphonie du mot de Stanfold est très douce ; il y a beaucoup de savoir dans ce nom anglais, bien qu'on l'ait souventes fois converti en "c't'an'folle," sans plus de cérémonie aucune.

Le village semble construit en forme de triangle, avec l'église, le couvent et le marché au centre. Vu des hauteurs de St-Norbert, qui se perche là-haut sur les monts, en arrière, pareil à un énorme oiseau aquatique, Princeville paraît tenir dans quelques arpents carrés ; mais approchons-nous, parcourons les rues étroites, mais bien alignées et bordées parfois d'une double rangée d'érables gigantesques, et l'on reste surpris de l'étendue qu'il occupe.

Pas un filet d'eau qui vaille, dans le village ; pas l'ombre d'un courant limpide où se puissent mirer les jeunes filles et les jeunes femmes. C'est d'une désespérance infinie. Mais en revanche une verdure à part, une végétation luxuriante, des bocages enchanteurs, des vergers magnifiques avec pommes rougeaudes, dignes du paradis perdu, des prairies sans fin où les fraises purpurines font les délices des gourmets.

Princeville a failli devenir, un jour, le chef lieu du comté d'Arthabaska. Question de clocher, d'intérêt privé et tout a manqué. Ça aurait été bien dommage pour Arthabaskaville, que le projet réussit, car il n'aurait pas à l'heure présente l'unique honneur de posséder un juge courtois et charmant, un barreau des plus distingués et des bureaux remarquables, une société d'élite, et surtout une personnalité aussi distinguée que celle de l'honorable Wilfrid Laurier, un homme dont un conservateur éminent disait un jour, après l'avoir écouté parler : "Une race qui produit de pareils hommes, n'est pas morte."

Princeville possède un couvent en pierre, très spacieux, où les sœurs de l'Assomption enseignent à un nombre assez considérable d'élèves. Cette année, dans un concours général de toutes les maisons de l'ordre, c'est une élève du couvent de Princeville qui a remporté la médaille d'honneur.

L'église, en pierre aussi, est très imposante. D'un style sobre et plein de précision, elle plaît assez avec son toit en fer-blanc, son clocher svelte et bien proportionné, son portique large et ses peintures multiples depuis le bas du chœur jusqu'au plafond où le peintre a décrit d'une manière plus ou moins large quelques-unes des belles pages de l'Évangile. Il y a certainement des choses qui choquent le goût : l'amas des couleurs rend lourd l'assemblage de l'édifice et le jeu de la lumière se fait si mal que cela ne contribue pas peu à donner une idée sombre de ce travail où l'artiste a fait pourtant son possible. C'est moins bien que St-Norbert et Arthabaskaville et c'est bien mieux que partout ailleurs.

Le presbytère et ses dépendances sont beaux et bien situés. La place de l'église est des mieux choisies, et lorsqu'on aura planté des érables sur toute cette étendue de terrain qui fait face à l'église, nous aurons le plus beau parc qui soit possible de voir. Ça viendra... avec le temps et les circonstances.

Avec le temps et les circonstances, le téléphone

est venu donner un regain d'importance au village. Dans quelques jours nous serons en communication avec Warwick, Arthabaskaville, Sommerset, Inverness et Mégantic. Quelle facilité nous allons avoir pour communiquer avec nos voisins.

Beaucoup de marchands à Princeville ; les principaux sont MM. Baril et Bordeleau, Lachance, Drolet et Thibaudeau, Roux, Jutras et Guay. Deux hôtels splendides où les voyageurs trouvent le confort ; une fromagerie bien patronnée, une tannerie importante et des moulins à scie bien employés.

Peu d'hommes de profession : deux médecins et deux notaires pour se partager la clientèle ; mais en retour beaucoup de gens à l'aise, comme les Pacaud, les Baril, les Voyer, Daigle et Paradis.

Deux choses essentielles manquent au village de Princeville : une école des Frères et un aqueduc.

Quand les aura-t-on ? *Time will tell*. C'est encore le secret des dieux. Et pourtant, c'est l'heure d'y songer ou jamais. On boit une eau fade, âcre et dure, des plus détestables, et en cas d'incendie rien pour parer à toute éventualité.

Quant aux Frères, cela demande encore considération. Mais il faudrait y songer avant que le village si vaillant de Sommerset ne devance nos démarches.

Voilà que ces notes prennent une longueur démesurée. C'est le temps de finir, non pourtant sans avoir souhaité au village si intéressant de Princeville, de voir son commerce des anciens jours, ses affaires d'autrefois renaître et ramener parmi les habitants l'activité et l'argent. Qu'on ne craigne pas de risquer ; qu'on sorte du cercle étroit où l'on est porté à s'enfermer ; ayons les idées de progrès de notre siècle de lumière, soyons des hommes à principes et des hommes à l'esprit d'initiative, et l'on verra se lever sur Princeville l'aurore renouvelée des jours d'autrefois, alors qu'en moins de dix ans on se taillait des rentes pour le reste de la vie.

Ch. A. Gauveau

CESSEZ LE FEU !

(Voir gravure)

Quand on aura bien laïcisé de toutes parts,—chassé des écoles et des hôpitaux ces Sœurs de charité que toutes les nations envient à la France—on les retrouvera sur les champs de bataille et, depuis le Prussien jusqu'aux sauvages du Congo, tous les salueront et cesseront le feu en apercevant leurs cornettes blanches.

Cette fois, il est trop tard, l'ennemi n'a pas reconnu assez tôt ce groupe sacré, composé de blessés et d'anges consolateurs !

M. Beauquesne est un peintre militaire de grand talent et il sait allier le sentiment à la science technique, c'est-à-dire à la connaissance du costume et des accessoires guerriers.

BOUDERIE !

(Voir gravure)

Quel commentaire pourrions-nous bien faire au charmant tableau de M. Karlovsky que le lecteur n'ait déjà fait lui-même à première vue. Ces petites scènes intimes—scènes, c'est bien le mot—tous les ménages les ont connues. Le ciel n'est pas toujours bleu, hélas ! On dit même que ce serait monotone ; quelques nuages apportent, dit-on, au paysage, des repoussoirs qui mettent en valeur les points les plus intéressants ; ainsi, au foyer, dans les unions les plus parfaites, quelques moments d'humeur donnent du prix aux rapprochements et rendent les intimités plus douces.

Telle est sans doute l'idée du tableau de M. Karlovsky ; quant à l'œuvre, elle est délicieuse. Touche fine, peinture délicate, esprit d'observation, charmante couleur, tout y est. Voilà pourquoi nous avons choisi ce charmant sujet comme double page de ce numéro.

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

I

MARGUERITE

(Suite)

Marguerite se fit un peu prier, juste assez pour sauvegarder sa modestie, mais pas plus qu'il ne convient à un artiste qui a conscience de son talent.

Puis sa voix s'éleva, douce comme une caresse et vibrante comme un bruissement d'ailes, dans l'atmosphère tiède du salon. C'était une envolée mystique dans les régions sublimes de l'amour. Jamais la chanteuse n'avait été plus pathétique. Les phrases musicales sortaient de sa bouche comme autant de flots harmonieux sous le souffle de l'inspiration et du sentiment. Jamais elle n'avait paru plus belle. Alfred ne se lassait pas de la contempler : ce profil à la fois puissant et doux, dessiné sous la lumière tremblante des lustres, ce front pur, nimbé de cheveux blonds comme d'une auréole d'or, ces yeux bleus tantôt languissants et humides, tantôt lançant des flammes sous les cils soyeux, ces joues rosées comme l'aurore, ces lèvres de carmin d'où s'échappait comme d'un nid toute une envolée harmonieuse, tout en elle le charmaient. Puis, dans le rayonnement de tant de beauté et de talent, Alfred se sentait pris de vertige, et l'enthousiasme cédait la place à la désespérance. Si ce n'eût été encore que cela ? Mais ne venait-il pas d'apprendre qu'elle était la fille de Mme Spencer, c'est-à-dire qu'elle appartenait à l'une des familles les plus influentes et les plus riches du pays ? Qu'avait-il à mettre dans la balance à côté de cela ? Quelques talents, sans doute ; mais qu'était-ce ? Bien peu. Une seule chose pouvait faire pencher la balance de son côté : l'amour de Marguerite. Serait-il assez fort pour vaincre tous les obstacles qu'il était facile de prévoir dès maintenant. Son regard se tournait alors vers Henry. Celui-là n'était-il pas le plus grand obstacle ? C'était le fils des plus grands amis des parents de Marguerite, et nul doute, il était bien agréé d'eux. En présence de toutes ces difficultés, son esprit se troublait, et il se demandait s'il ne valait pas mieux abandonner la lutte tout de suite.

Cependant, Marguerite regagnait sa place au milieu des applaudissements de toute l'assistance. Un regard qu'elle lui jeta en passant lui rendit tout son courage.

Bientôt la porte donnant sur la rue s'ouvrit ; une bouffée de vent s'engouffra dans le vestibule, et l'on entendit un bruit de pieds frappés sur le parquet et de manteaux secoués pour enlever la neige, le tout accompagné de joyeuses exclamations et de respirations bruyantes. Une nouvelle bande de jeunes filles et de jeunes garçons fit son entrée dans le salon. Ce fut un remue-ménage général et un échange énergique de poignées de mains.

Devant l'invasion de toute cette jeunesse, la portion âgée de la société avait battu en retraite dans un coin de l'appartement pour lui laisser le champ libre. Les jeunes garçons paraissaient même disposés à en faire autant. Quelques-uns s'étaient déjà réunis en une sorte de conciliabule et commençaient à discuter gravement sur le *Scott Act*, c'est-à-dire sur l'interdiction de la vente des liqueurs, qui était la grande question du jour. Cela ne faisait guère l'affaire des filles. Trois ou quatre d'entre elles attendaient patiemment qu'il plût à quelques galants de venir les rejoindre ; d'autres, plus favorisées du sort, essayaient d'émousser

leurs compagnons ; mais une surtout, une grande fille, s'escrimait de toutes les façons, parlant sans cesse, attaquant l'un, gourmandant l'autre ; puis, après avoir péroré dix bonnes minutes, elle posa carrément la question :

—A quel jeu allons-nous jouer ?

Et comme personne ne s'empressait de répondre, si ce n'est quelques voix de jeunes filles :

—Bien, bien, ajouta-t-elle, nous allons jouer au mesmérisme. Vous savez ; c'est très simple. Une personne sort pour quelques minutes, accompagnée de deux acolytes ; la société s'accorde sur le choix d'une action quelconque à faire exécuter, par la seule force de toutes les volontés réunies, par la personne restée dehors et que l'on introduit dans le salon, les yeux bandés, et toujours accompagnée de ses deux acolytes.

Après bien des pourparlers, une grande blonde se décida à tenter l'expérience ; elle sortit du salon avec deux messieurs. Alors les sièges de la société se rapprochèrent et une consultation eut lieu, à voix basse, qui amena ce résultat : le sujet devra éteindre la bougie du milieu du candélabre. On débarrassa les abords de la table en reculant les chaises et l'on avança le candélabre jusqu'au bord.

—C'est bien, cria une voix ; entrez.

Le sujet fit son entrée au milieu d'un silence général. La jeune fille avait un bandeau sur les yeux ; elle s'avancait lentement entre ses deux acolytes, qui la tenaient des deux mains croisées obliquement sur chacune de ses épaules. Ils la conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'appartement, où ils lui firent exécuter de droite à gauche et de gauche à droite une série de tours sur elle-même. Puis elle demeura immobile un instant, de même que toute l'assistance dont toute la puissance de volonté, par une commune entente, devait se concentrer sur ce point : suggérer au sujet d'éteindre la bougie du milieu du candélabre.

Après quelques légères oscillations de droite et de gauche, quelques pas incertains en avant, la jeune fille, tout à coup, comme si elle venait d'être frappée de la volonté de l'assistance, se dirigea résolument du côté de la table, s'y arrêta un moment, étendit les mains, puis les retira vivement ; elle venait de se brûler. Cet incident l'arrêta en chemin dans l'accomplissement de la volonté générale ; elle se retira aussitôt. Le mesmérisme était vaincu par une simple brûlure.

L'expérience suivante fut plus satisfaisante : une jeune fille alla, presque sans hésiter, s'asseoir sur la chaise qui lui avait été préparée, au milieu des applaudissements de tout le monde.

—C'est curieux, fit-elle d'un petit air malin, je ne parais pourtant pas plus impressionnable que les autres.

Plusieurs tentatives nouvelles n'eurent aucun succès.

Enfin, arriva le tour d'Alfred. Il s'embarrassait fort peu du mesmérisme et de l'action plus ou moins drôlatique qu'on prétendait vouloir lui imposer. Sa pensée était tout entière à Marguerite et il défiait bien n'importe quelle puissance de l'en détourner.

Debout, les yeux bandés, il la voyait à sa place, immobile comme les autres et fixant sur lui ses beaux yeux bleus. Dans l'obscurité de ses yeux bandés, son image adorée lui apparaissait toute rayonnante. Parfois il n'osait remuer pour ne pas troubler cette charmante vision ; parfois encore, il se sentait attiré irrésistiblement vers elle, et il faisait quelques pas en avant. Oh ! si c'eût été le mesmérisme, il n'eût pas hésité à suivre son impulsion ; mais c'était une force plus puissante et plus timide aussi qui le commandait : l'amour. Il n'osa pas lui obéir ; il déclara enfin que le mesmérisme ne lui avait donné aucune inspiration. Quand on lui enleva son bandeau, il se trouvait devant Marguerite. Un pas de plus, et il l'eût touchée.

Fatiguées d'un long silence forcé, les langues se délièrent toutes à la fois.

—C'est curieux quand même, disait une fillette. Bien que l'expérience ne réussisse pas à tout coup, il y a là dedans quelque chose d'extraordinaire.

—Ah ! bah ! répliquait une autre plus âgée, ne vois-tu pas, ma chère, que les deux messieurs qui tiennent le sujet lui indiquent la direction par une pression des mains ?

Plusieurs voix protestèrent en chœur.

—Quelle idée absurde ! Ces messieurs ne pouvaient rien entendre. Comment pourraient-ils deviner ce qu'il y avait à faire ?

—Mais ils voient, s'écria la fillette, qui s'obstinait à avoir raison et ne voulait pas se reconnaître battue. Ils voient du premier coup d'œil les changements survenus dans le salon : un candélabre qu'on avance jusqu'au bord de la table, une chaise que l'on place bien en évidence ; et, avec un peu de perspicacité, ma foi, on devine dans la plupart des cas.

—C'est singulier, fit une fille un peu plus grande et qui venait de quitter les robes courtes au printemps dernier, les enfants de notre génération ne croient plus à rien. Je parie que tu ne mettras pas tes bas dans la cheminée à Noël prochain !

—Que si, fit la petite avec un sourire moqueur ; mais je sais bien que ce n'est pas *Santa Claus* qui viendra les remplir.

Le flot des commentaires passé, on songea à un autre genre de divertissement : Une personne, assise au milieu du salon, les yeux bandés, toutes les autres tournaient autour d'elle en se tenant la main. A chaque instant des mains pesantes s'abattaient sur la tête du supplicié qui, pour obtenir sa délivrance, devait deviner qui l'avait frappé, et celui-ci prenait sa place.

Quelques poings s'abattaient lourdement sur la tête qui en résonnait ; le supplicié ne pouvait réussir à deviner les noms de ses persécuteurs, et alors les rires et les exclamations redoublaient de plus belle.

—Ne frappez donc pas si fort, s'écriait le malheureux en se frottant la tête.

—Heureusement que vous n'êtes pas chauve, répondait on.

—Si vous continuez à me frapper ainsi le crâne, il n'y restera guère de cheveux avant longtemps.

Il n'y a pas de danger ; vous avez la tête si dure !

—Pas si dure que votre cœur ; vous êtes impitoyable ; quand vous serez à ma place, vous verrez.

Et les quolibets allaient toujours leur train.

—Aïe ! aïe ! ah ! cette fois vous ne m'échapperez pas, Alfred, je reconnais votre main légère ; ne vous gênez pas, allez, frappez comme sur une enclume ; à chacun son tour, vous allez voir tout-à-l'heure.

Effectivement, c'était Alfred qui frappait à tour de bras, au risque de défoncer le crâne de l'homme au bandeau, tant était grand son désir de prendre sa place.

Alfred avait son idée, et ce fut en souriant de contentement qu'il prit la chaise et le bandeau du supplicié. Il pensait que la main de Marguerite, cette main qu'il n'avait pas encore eu le bonheur d'effleurer, se poserait sur sa tête. Il la reconnaîtrait certainement parmi toutes les autres. Déjà il avait remarqué la façon dont elle frappait d'un mouvement léger et rapide comme une caresse d'aile d'oiseau qui vole.

Plusieurs coups avaient déjà retenti sur sa tête. C'étaient des mains brutales et indifférentes. Peu lui importait qui c'était. Il répondait des noms au hasard, craignant de deviner, de ne pas se tromper, et de manquer ainsi l'occasion qu'il attendait depuis si longtemps ; puis tout à coup, il eut une sensation étrange, pleine d'une douceur infinie. Le sang courut plus rapide dans ses veines, son cœur se gonfla et un nom faillit s'échapper dans un soupir : Marguerite ! Mais il se ravisa, et tandis qu'il murmurait tout bas ce doux nom, il en prononça un autre tout haut, bien sûr de se tromper : il voulait faire durer le plaisir aussi longtemps que possible. Ce manège se renouvela plusieurs fois, jusqu'au moment où il se décida à crier : Mlle Spencer !

Elle s'assit toute souriante en ajustant le bandeau sur ses yeux. Et alors ce fut la scène inverse qui commença. Marguerite attendait la main d'Alfred ; elle n'eut pas de peine à la reconnaître entre toutes les autres. C'était une main timide, un peu tremblante qui effleurait sa chevelure d'une douce caresse. D'ailleurs, il y a une sorte de divination pour les amoureux, et son cœur ne la trompait pas. Comme lui, elle dissimula, indifférente à tout, occupée seulement de cette main dont la douce caresse lui allait jusqu'au cœur. Voyant

qu'elle ne parvenait pas à deviner qui la frappait, des voix charitables s'élevèrent pour offrir de la remplacer.

Henri était un des premiers et il prit la place de Marguerite.

Alfred lui en voulut de cet empressement, et le démon de la jalousie lui entra jusqu'au fond du cœur. Décidément, il était bien amoureux, plus peut-être qu'il n'eût désiré l'être. Il le sentait à un douloureux serrement de cœur comme si sa poitrine eût été prise dans un étau.

Y a-t-il de l'amour sans jalousie ? Non. Aimer une femme sans être jaloux des moindres attentions dont elle est l'objet de la part des autres, ce n'est pas l'aimer réellement. Le vrai amour est plus exigeant : il n'admet pas de partage, il veut tout. La moindre attention, le moindre regard donné à un autre, lui semble un vol.

Dans toute l'ardeur de son amour nouvellement allumé, Alfred éprouvait toutes ces tortures. Aussi, il s'en vengeait en frappant à coups violents sur la tête de Henri, son camarade de tout-à-l'heure qui, dorénavant il le sentait bien, devenait son ennemi. Il y avait entre eux un abîme insupportable : l'amour d'une femme.

Cependant, la ronde commençait à se rétrécir, les mains ballantes s'alanguissaient dans la tiédeur du salon, les pas devenaient moins rapides et les éclats de rire perdaient de leur sonorité ; les groupes plus âgés, dans les coins, avaient une attitude plus calme et plus recueillie ; une sorte de langueur s'épandait dans l'atmosphère chaude. Il se faisait tard ; déjà quelques personnes s'apprêtaient à sortir. Bientôt la ronde se rompit comme les anneaux d'une chaîne qu'on défait subitement ; les dames passèrent dans une autre chambre d'où elle ressortirent, quelques instants après, couvertes de larges manteaux, la tête embobelinée dans des fourrures et les pieds dans des chaussures de caoutchouc. Les hommes attendaient dans le vestibule, ayant déjà endossé leurs lourds pardessus.

Dès que quelques unes des dames sortaient, des messieurs s'avancèrent, le sourire aux lèvres, et leur offraient galamment le bras. Un dernier échange de poignées de mains avec les maîtres de la maison, et ils s'en allaient, bras-dessus bras-dessous, laissant pénétrer par la porte entr'ouverte des bouffées de vent froid.

Les rangs des invités s'éclaircissaient de plus en plus, et cependant Alfred restait toujours à sa place. Qu'attendait-il ? Marguerite, évidemment. Oserait-il lui offrir de l'accompagner ? Non ; mais alors pourquoi restait-il ? Il voulait la voir une dernière fois, le plus longtemps possible, et qui sait ? peut-être le hasard lui fournirait-il l'occasion de l'accompagner. Quelque timide qu'il soit, l'amour a toujours de robustes espérances, et le ver de terre s'attarde à contempler les étoiles.

Marguerite parut bientôt. Son front disparaissait sous un large bonnet de fourrure, et un boa blanc lui enroulait autour du cou ses plis voluptueux, laissant voir à peine un bout de nez effilé, un coin de joue rose et deux yeux brillants dans leurs orbites profondes comme deux diamants dans un écrin.

Alfred tressaillit sous le regard qu'elle lui lança, mais ce mouvement de joie fut aussitôt suivi d'un coup douloureux au cœur.

Henri venait de s'élançer au-devant de Marguerite, de sa mère et de son père, et il se dirigea vers la porte tout en disant à Alfred quelques paroles d'adieu.

Ce dernier les suivit.

Il faisait un temps terrible. Pendant la soirée, une tempête s'était élevée, une de ces bourrasques de vent qui balayaient toute l'île comme pour l'entraîner à la mer. Le vent s'élevait en tourbillons furieux, éparpillant la neige de tous côtés, l'amoncelant en certains endroits sur les trottoirs et le long des maisons, laissant sur la chaussée de larges taches noires, où reluisait la surface glissante de la glace sous les pâles rayons des réverbères. Les grands arbres, pris de convulsions, tordaient leurs branches d'une manière désespérée, avec des sifflements affreux. On eût dit une bande de fantômes ou plutôt de démons, hurlant, gesticulant, dans une sarabande infernale.

Mais tout cela n'était rien pour Alfred, il ne sentait pas le vent qui lui coupait le visage et lui

glacait les oreilles ; il allait machinalement, les jambes enfoncées dans la neige, les yeux fixés sur le groupe qui marchait devant lui, comme le voyageur égaré dans la nuit tourne ses regards vers l'étoile polaire.

Louis Tessier

A suivre

AU BOUT DU MONDE

L'EXPÉDITION NORDENSKIÖLD AU PÔLE SUD

Il est depuis longtemps question d'une expédition au pôle sud, que doit entreprendre le célèbre voyageur suédois Nordenskiöld.

Le millionnaire suédois Dikson avait promis de consacrer aux frais de l'expédition une somme de 125,000 francs, si le gouvernement de l'une des colonies australiennes s'engageait, de son côté, à en mettre autant en réserve comme capital de garantie. L'une des législatures coloniales de l'Australie vient de voter le crédit. Les préparatifs de l'expédition vont donc immédiatement commencer.

A ceux qui tentent un voyage d'exploration au pôle sud, il faut une inexpuisable force d'âme. La nature est, là, singulièrement inhospitalière ; "on croirait, suivant le mot pittoresque de M. de Fonvielle, qu'elle porte la peine de quelque immense forfait." L'exploration de ce monde sinistre est paralysée par l'absence absolue de toute vie. Autour du pôle nord, on peut encore compter sur l'Esquimau ; au pôle sud, c'est le désert inflexible, incroyable, secoué seulement par des tempêtes, à ce point terribles qu'elles semblent appartenir à une autre planète que la terre. C'est la région de l'épouvante !

Eh bien ! c'est là, vers cette grande forteresse de l'hiver, que va se diriger Nordenskiöld.

* *

C'est de France que partit le premier navigateur qui aborda ces approches du pôle sud. C'est un Normand, Gonville, jeté par une tempête en dehors de sa route, qui échappa par miracle à la mort, et qui revint en France plein de récits merveilleux. Cependant, ces récits éclaircissaient déjà certains points.

On n'en était déjà plus aux légendes, à ces légendes qui se retrouvèrent dans les *Mille et une Nuits*, quand Galland les produisit, d'après lesquelles dans le voisinage du pôle sud se trouvaient des montagnes saisissantes, attirant les bâtiments, les aspirant, pour ainsi dire, de façon à ce qu'ils se brisassent sur leurs flancs.

Magellan, plus tard, puis ces hardis marins hollandais qui s'étaient constitués en un ordre de chevaliers, les Chevaliers du Lion, ayant fait serment de ne se laisser abattre par aucun obstacle, ouvrirent la route, dans des aventures épiques. Puis, ce sont les voyages de l'Anglais Dampier et d'un héroïque Français, Fuzier, qui fut témoin de phénomènes physiques qui terrifièrent son équipage. Ceux-là étaient pourtant des braves, qui l'avaient suivi jusque là !

Jusqu'en ce siècle, c'étaient les Français qui avaient pénétré le plus avant dans l'horreur de ces régions glacées. Bougainville, Kerguelen, et, sous le Directoire, Baudin, monté sur la corvette le *Géographe*.

L'évocation rapide de ces explorateurs se complète par les noms de Cook, de Wedel, parti sur un bâtiment dérisoire, de Ross, puis par le nom glorieux de Dumont d'Urville, qui, pour se frayer un chemin, donna souvent, à coups de canon, l'assaut aux glaces comme il l'eût donné à des navires ennemis.

C'est la période du passé, rappelant d'admirables efforts, mais qui n'ont pas résolu tous les problèmes géographiques dont la solution est impatientement attendue.

* *

Qu'on imagine l'horreur de la situation de onze

marins qu'un naufrage jeta sur une de ces îles sinistres du pôle sud, et qui y vécurent, stupéfaits chaque jour d'être encore vivants, sans doute, pendant deux ans !

Ils furent découverts par le capitaine Ross, au cours de son grand voyage. Ces malheureux, dans l'excès de leur misère et de leurs souffrances, étaient, pour ainsi dire, retombés à l'état sauvage. Robins des régions glacées, ils étaient affolés et hébétés, quand les matelots de Ross vinrent à leurs secours.

Ils avaient subsisté en tuant des pingouins, innombrables dans ces contrées maudites, et en se nourrissant d'œufs d'oiseaux de mer. Mais cette recherche de leur nourriture n'était plus, chez eux, qu'un acte animal. Ils ne parlaient plus, ils n'avaient plus entre eux aucun commerce intellectuel, ils avaient perdu la notion du temps. Ils ne se rappelaient plus guère que le mot "froid", qui fut celui par lequel ils répondirent d'abord à toutes les questions, et il fallut longtemps avant qu'ils pussent raconter leurs lamentables aventures. Encore quelques-uns d'entre eux ne se remirent-ils jamais.

Si leur détresse n'eût pas été navrante, leur accoutrement eût été risible : ils étaient enroulés dans des plumes de pingouins, et ils ressemblaient eux-mêmes à de grands oiseaux...

Un autre vaisseau rencontra le survivant d'un naufrage, un marin d'un navire baleinier : le malheureux était devenu fou, en se voyant seul dans ces étendues glacées.

On est aujourd'hui mieux armé pour ces voyages d'exploration, si ardues. Peut-être ne serait-on plus arrêté par la grande banquise australe devant laquelle Dumont d'Urville fut obligé de reculer. Les nouvelles études auraient une importance extrême, non seulement au point de vue de l'étude des forces magnétiques de la terre.

Au reste, les voyages au pôle sud sont dans les préoccupations de toutes les nations, actuellement ; on a l'ambition, partout, de percer ces redoutables énigmes.

Une expédition allemande s'organise aussi, et en Angleterre on prépare également un grand voyage d'exploration dans ces contrées antarctiques.

Il serait à souhaiter que la France, qui envoyait, en 1882, la *Romanche* dans ces parages, suivit ce mouvement, et qu'elle eût à son actif d'autres découvertes : les exigences de notre défense (c'est la tâche sacrée, avant toutes) permettront-elles de détacher quelques bâtiments, armés pour ces pacifiques combats, vers ces régions encore si peu connues ?

PRONOSTICS RURAUX TIRES DE LA LUNE

La pâleur de la lune annonce la pluie, sa rougeur du vent ; sa clarté brillante présage un temps serein.

Quand cet astre paraît plus grand que de coutume, qu'il est ovale, couvert d'un voile sombre et entouré d'une auréole blanchâtre et légère, ou qu'il est nuageux au lever de son premier quartier, signe certain de pluie.

Si dans les troisième, quatrième ou cinquième jours après la nouvelle et pleine lune, le vent souffle à l'Est et que le temps soit serein, c'est du beau temps pour plusieurs jours.

Quand la lune se refait dans l'eau, c'est à dire, pendant la pluie, trois jours après le ciel est pur.

Si au contraire la lune se refait par un beau temps, la pluie ne tarde pas à tomber.

TIRÉS DES ÉTOILES

Lorsque la lumière des étoiles est vive, et que ces astres scintillent uniformément et paraissent très nombreux, c'est en été un signe de beau temps, et en hiver un signe de très grand froid.

Mais si on voit les étoiles très rapprochées et paraissant plus grandes qu'à l'ordinaire, c'est un signe de changement de temps.

Si elles sont immergées au milieu d'une vapeur blanche, c'est une pluie très prochaine.

Si elles perdent leur clarté sans que le ciel paraisse nuageux, signe d'orage.



ROCAMADOUR.— (D'après une photographie)

Rocamadour, dans le département du Lot, France, est un bourg de 1607 habitants. Sur le sommet d'un rocher qui domine la vallée de l'Alzon, s'élève un oratoire célèbre que les légendes font remonter aux premiers temps du christianisme. Il aurait été fondé par Zachée, celui même qui, selon l'Écriture, monta sur un figuier pour me voir Jésus-Christ parmi la foule.

Rocamadour devint de bonne heure un lieu de pèlerinage renommé. Roland y passa en se rendant à Roncevaux, et y déposa, dit-on, sur l'autel le pesant d'or de sa *Durandal*.

Le modeste oratoire de Zachée, que l'on invoque sous le nom de Saint-Amador, a été remplacé depuis longtemps par une double église, à laquelle on arrive par un escalier dans le roc, que beaucoup de pèlerins montent à genoux. La première de ces églises, qui est à demi-souterraine, est consacrée à saint Amador et porte la date de 1166. L'église supérieure, beaucoup plus grande, sert de paroisse aux habitants du bourg et porte le nom de Saint-Sauveur. Plusieurs chapelles accompagnent la double église ; mais c'est surtout la chapelle de la Vierge qui mérite l'attention des visiteurs. On y conserve la fameuse *cloche miraculeuse* qui sonnait toute seule quand la sainte Vierge donnait son assistance quelque part à quelque malheureux, si éloigné qu'il fût.

Le sanctuaire de Rocamadour, dévasté par les Huguenots, puis à moitié démoli pendant la Révolution, a été complètement restauré il y a une trentaine d'années.

L'ancien château-fort qui couronne le sommet du rocher est occupé par une congrégation de mis-

sionnaires, entièrement dévouée à l'œuvre du pèlerinage.

Rocamadour forme partie du diocèse de Cahors. Le pèlerinage a son organe qui porte le titre de *Revue Religieuse de Cahors et de Roc Amador*.

Rocamadour se rattache par un souvenir lointain au Canada. A son second voyage d'exploration, Jacques Cartier, perdu au milieu des neiges, sur les bords de la petite rivière Saint Charles, et voyant son équipage décimé par le scorbut, fit vœu d'aller en pèlerinage à Rocamadour si la madone de ce sanctuaire lui accordait la grâce de revoir le beau pays de France.

A ce titre, Rocamadour ne mérite-il pas l'hospitalité du MONDE ILLUSTRÉ ?

J.-EDMOND ROY.

Il en est des mauvaises intentions comme des écus ; pour les prêter aux autres il faut les avoir soi-même.— A. THURRIET.

Dans la hiérarchie céleste, selon Denis l'aréopagite, les anges de l'amour sont les premiers ; ensuite les anges de la lumière, et au troisième rang les Trônes et les Dominations.—XAVIER MARMIER.

Les philosophes disent que l'ennui est un fait inévitable, tenant à l'organisation de la vie, aux facultés humaines. Soit. Mais je demande aux optimistes de ne pas soutenir que l'ennui existe pour l'homme, à son profit... c'est un abus des causes finales.



CROIS EN DIEU !

A MON AMI E. Z. MASSICOTTE

Crois en Dieu, si ton âme, en proie à la souffrance
Esvie à l'Immortel les jours de l'avenir,
Crois en Dieu : dans ton cœur renaitra l'espérance
Et tu ne craindras plus cette mortelle transe,
Aux jours du souvenir !

Crois en Dieu, si tu sens courir dans tout ton être
Ce frisson de l'orgueil dont meurent les humains ;
Crois en Dieu : sa bonté te fera reconnaître
Que la plus pure gloire est encore de n'être
Que l'œuvre de ses mains !

Crois en Dieu : tu sauras que le chrétien fidèle
Doit conserver la foi comme un bien précieux.
Parmi les saints de Dieu va chercher un modèle,
Ils eurent ce génie aux sublimes coups d'aile
Qui porte l'âme aux cieux !

Crois en Dieu : ta douleur deviendra de l'ivresse
Fais tout pour son amour : " Servir Dieu c'est régner !"
De la gloire ici-bas la frivole caresse
Perd l'homme en le flattant, c'est une enchanteresse
Qu'il nous faut dédaigner !

Crois en Dieu : tu vivras au souvenir des races ;
Voltaire a moins vécu que notre Bossuet !
L'incendiaire, en vain, laisse partout ses traces,
L'*Illustré* c'est celui que les petits embrassent,
Le bienfaiteur muet !

Crois en Dieu, pour bénir la vertu du silence
Qui laisse en paix notre âme adorer son auteur.
Que la terre s'agite, ivre de violence,
Il faut un ciel serein à l'âme qui s'élance
Au sein du Créateur !

Crois en Dieu ; chasse au loin l'infâme idolâtrie
Où le monde affolé va combler ses désirs.
Sodome, fils du Christ, n'est point notre patrie ;
Fuyons, Dieu versera dans notre âme meurtrie
De plus réels plaisirs !

Crois en Dieu : tu pourras entendre le langage
Que tient le Crucifix au monde racheté.
Ouvre large ton cœur au feu qui s'en dégage :
Croire ! Aimer ! Espérer ! il n'est point d'autre gage
De l'immortalité !

Fridt Olm

CONTES DE MON VILLAGE

(Récits d'Alsace)

III.— DIMANCHE D'ÉTÉ

L'après-midi des beaux dimanche d'été, je m'en vais, presque toujours seul, du côté de la maison forestière, parce que la solitude y est plus grande et que nulle part, dans notre vallée, vous trouverez pareille fraîcheur.

Tout le village est aux vèpres : je viens de rencontrer un groupe de jeunes filles, dans leurs plus beaux atours, qui m'ont salué d'un " bonjour, monsieur Jean," avec une grâce dont beaucoup de grandes dames de la ville ne connaissent pas le secret. Mon village n'est décidément pas aussi rustique que je me permets de le croire !...

On n'entend sur la route, inondée de soleil, que leurs rires joyeux... Là-bas, dans le lointain, la petite cloche fêlée de l'église se hâte de sonner pour la troisième fois : ding, ding, ding !...

Dépêchez-vous, mesdemoiselles, l'orgue ronflera lorsque vous arriverez ; le vieux père Martin aura déjà entonné le premier psaume,—un peu faux, mais ce n'est rien,—et monsieur le curé, de sa belle voix de ténor, se lancera dans les plus savantes modulations.

Voilà que la cloche se tait ; les rires joyeux s'éteignent sur la route, où il n'y a plus que du soleil

et de la poussière, et je suis seul, bien seul dans ma solitude. J'en ai ainsi pour une heure de bonne rêverie, au pied de mon hêtre,—toujours le même,—au-dessus de la fontaine des mésanges, où des centaines de petits oiseaux viennent chaque jour se baigner, sur les trois heures de l'après-midi. J'ai bien garde de les déranger. Quel spectacle merveilleux ! Comme toutes ces petites plumes, rouges, grises, azurées, dorées, reluisent au clair cristal de la fontaine !... Qu'ils se lissent avec grâce, ces petits artistes en toilette !... Puis voilà qu'une brise passe tout à coup, ou une feuille tombe et prrrt... toute la troupe est partie.

Jamais personne ne vient nous troubler. Que cette heure passe vite et comme je voudrais la faire durer tout un jour !...

Mais les rires joyeux se rapprochent sur la route les vèpres sont finies. Le père Martin a trouvé, pour sûr, qu'il ferait bien meilleur sous la tonnelle du café Gradoux, devant une bouteille de ce petit vin du terroir, qui vous met les rayons de soleil dans la tête. Il a écouté quelque peu les psaumes : le reste sera pour une autre fois.

C'est alors que, chaque dimanche, en rentrant chez moi, pour retirer avant la nuit l'échelle de mes poules, par crainte des fouines, je rencontre invariablement trois vieilles de mon village, dont je dois vous conter l'histoire.

Ce sont trois vieilles filles, qui habitent là-haut, la dernière maison avant la forêt. Qu'elles ont l'air triste, dans leur éternelle robe de veuve, taillée comme un fourreau, sans ornements ! Chaque dimanche j'ie rencontre, et chaque dimanche c'est un spectacle de quelques instants de bonheur que me procurent ces pauvres vieilles.

Comme elles n'ont jamais connu le bonheur d'être mère, quelle joie pour elles de rencontrer des enfants sur la route, de ces pauvres petits paysans, tout déguenillés. Oh ! comme elles les prennent dans leurs grands bras, tout gauches devant ce qu'ils n'ont jamais fait ! oh ! comme elles les embrassent à pleines lèvres, ces chers petits, qui ne comprennent rien à tant d'effusion ! Il faut les voir se disputer pour l'un ou l'autre (elles ont leurs préférences) ; leur faire des mines, les mener par la main dans la poussière de la route, et les charger enfin de gâteaux et de sucreries dont elles ont bourré leurs poches.

Alors, devant le trépigement et le grand bonheur de ces petits, elles pleurent, les pauvres vieilles, et s'en vont, se retournant à chaque pas, toutes heureuses de la joie qu'elles ont procurée à d'autres, puisqu'il n'en fut jamais pour elles...

Je les regarde en aller, seules, sur la grande route, et les yeux remplis de larmes, je songe au mystère qui entoure ces trois existences, et dont personne jusqu'ici n'a pu me donner une explication satisfaisante : un grand amour malheureux ; quelque sublime sacrifice ? Je n'en sais rien ; mais chaque dimanche, à les voir ainsi, je me dis que s'il est ici-bas quelque bonheur un peu plus durable que tous les autres, c'est encore la famille et ces chers petits êtres,—les enfants—qui sont seuls capables de nous le procurer.

J. B. Glatigny

Bruxelles (Belgique), 1891.

METIERS DE LA RUE A MONTREAL

Causons d'une certaine classe de chevaliers... d'industrie. Ils existent ici comme ailleurs. Ce qui ne doit pas vous étonner, du reste, car c'est une mauvaise herbe qui pousse dans tous les pays du monde. Je vous ferai donc part de mes observations sur un genre particulier : les vendeurs de montres et de chaînes.

Voici comment ils procèdent.

Ils se tiennent ordinairement auprès des gares où ils guettent les naifs. D'ordinaire ils sont deux. L'un, lorsque le sujet est choisi, s'avance vers lui, lie conversation, puis raconte une histoire plus ou moins pathétique qui se termine ainsi :

"Etranger, venu ici dans l'espoir d'avoir du

travail, n'en a pas trouvé, a dépensé le peu d'argent qu'il avait et maintenant veut retourner chez eux, car sa femme se désespère là-bas. C'est pourquoi il est prêt à vendre une belle montre, qui lui a coûté cinquante à soixante piastres, alors qu'il vivait dans l'abondance. Afin d'avoir son passage il la laisserait presque pour rien."

Alléché, le naif pense faire un bon marché puisqu'il va profiter de ce qu'un homme est dans la gêne. Voyant l'affaire en bonne voie, le vendeur fait voir sa chaîne ou sa montre, vante ses objets, prêche pour sa paroisse, puis essaye un prix. Si le naif se montre trop récalcitrant, le pauvre individu le décide à s'en remettre au premier venu. Il passera par ce qu'il dira. Justement, un m'sieu bien mis, l'air très respectable, marche près d'eux. On l'appelle, on le prend pour arbitre. Ce dernier se fait expliquer le cas, examine le pour et le contre, puis rend son jugement. Son prix se trouve de quelques piastres plus bas que celui demandé. Le pauvre individu se récrie, le naif jure qu'il ne donne pas plus et... l'objet lui reste.

Deux jours plus tard, notre naif s'aperçoit qu'on lui a vendu du cuivre. Mais trop tard, le tour est joué.

J'en connais deux surtout qui gagnent ainsi leur vie depuis trois ou quatre ans. L'un est un grand brun, marqué de la petite vérole, le nez légèrement relevé ; le bécoteur. L'autre, l'arbitre, est un homme aux cheveux blancs, figure rouge, le port d'un rentier paisible. Plusieurs fois la police a voulu les arrêter, mais n'a jamais pu faire de preuve.

Les gens plumés de cette façon, ne sont pas toujours disposés à paraître en cour pour avouer qu'ils se sont faits blaguer. Il y a quelques années ils n'avaient pas de licence, actuellement ils s'achètent une licence de *pedlar on foot* et ils changent, paraît-il, ainsi de système. Leur nombre est de sept ou huit.

J'ai eu une entrevue dernièrement avec eux, dans le but de me faire expliquer leur manière. L'un d'eux, un ancien agent de police, m'a tout conté et j'ai deviné ce qu'il ne m'a pas dit. Toute l'histoire se réduit à ceci : Faut faire quelque chose pour vivre et si aujourd'hui je vends une montre *fill case* de 14 carats pour une montre en or solide, l'acheteur doit s'en prendre à lui, pas à moi, car nous vendons sans faire de restriction.

Shinee, sir. C'est le cri des frotteurs de bottes, types qui se rencontrent, nulle part au Canada, en plus grand nombre qu'à Montréal. Ils pullulent aux abords des différentes gares, des débarcadères des bateaux, des grands hôtels.

Muni d'une brosse, du *black bol* et d'une boîte sur laquelle on fait mettre votre pied... mignon ou colossal (!) ils vont, offrant leur service pour un prix modique. Ce sont de petits garçons déguenillés, sales, rieurs, et italiens presque toujours, gaspillant leurs jeunes années et l'argent ainsi gagné en frottant et refrottant sans cesse, pour donner du brillant aux extrémités tout-à-fait inférieures des individus.

J. B. Glatigny

BIBLIOGRAPHIE

UNE INTÉRESSANTE PUBLICATION

C'est une excellente idée qu'ont eue M. Albert Daudy et M. Albert Lacroix, de fonder le *Magazine français illustré*, car cette charmante revue n'a aucun rapport avec ce qui existe dans les publications périodiques : elle vient à son heure combler une lacune regrettable dans la presse française.

En Angleterre, aux Etats Unis, ces sortes de revues ont un grand succès et plusieurs ont acquis une réputation universelle. Le *Harper's Monthly Magazine*, qui paraît à New-York depuis bientôt un demi-siècle, est incontestablement le modèle du genre, et c'est en s'en inspirant que le *Magazine français illustré* espère à son tour attirer cette

classe nombreuse de lecteurs qui recherchent dans une revue la variété, l'actualité, la science mise à la portée de tous, la poésie, les nouvelles, les voyages, en un mot tout ce qui distrait et instruit.

Tout concourt au succès de cette jolie et intéressante revue : un format in 80, qui en fait un volume de bibliothèque dont on peut se munir en chemin de fer ou à la campagne, le texte compact très soigné sur deux colonnes de 52 lignes, de beaux dessins, des culs-de-lampe, véritables petits chefs-d'œuvre, à profusion, signés par des artistes de grand talent.

Des poésies, pour tous les goûts, alternent avec des morceaux de musique et émaillent et enluminent chaque volume comme au milieu d'un champ de blé les bluets et les coquelicots.

La politique, les théâtres, les divertissements parisiens, les arts, la science, la médecine, l'agriculture, les tribunaux, les revues, les questions militaires, la mode, la finance, etc., font mensuellement l'objet d'une revue spéciale.—En somme, le kaléidoscope le plus multicolore où chacun trouve à glaner suivant son caprice ou ses dispositions d'esprit.

Comme on le voit par cette rapide énumération, le *Magazine français illustré* est ce qu'il y a de plus complet et de plus attractif. Beaucoup de rédacteurs sont déjà connus et aimés du public ; parmi les inconnus, beaucoup ont du talent et seront demain les favoris du succès justement mérité ; ils sauront conquérir une place honorable dans la grande famille littéraire et porter haut le drapeau de l'art français, lui conservant sa place au faite de l'esprit humain.

Pour faire réussir une œuvre pareille, la faire pénétrer dans toutes les artères du pays, un difficile problème à résoudre se présentait : mettre à la portée de tous, le prix de l'abonnement annuel. C'est ceux qu'ont parfaitement compris les fondateurs, ne le fixant qu'à 12 francs pour Paris, 15 francs pour la Province, et pour le Canada, 18 francs ; le public répond à leur appel, car le *Magazine français illustré*, qui n'a que sept mois d'existence, tire déjà à 12,000 exemplaires.

En finissant, nous ferons remarquer qu'à notre époque pornographique, on peut introduire ce recueil dans les familles, sans crainte de souiller l'âme et l'esprit des enfants, des adolescents et des femmes.

Que les vents et les flots de la popularité soient propices au *Magazine français illustré* et le conduisent là où il y a des amis du Grand, du Beau et du Juste. Il satisfera leurs sentiments élevés.

JULES RUELLE

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

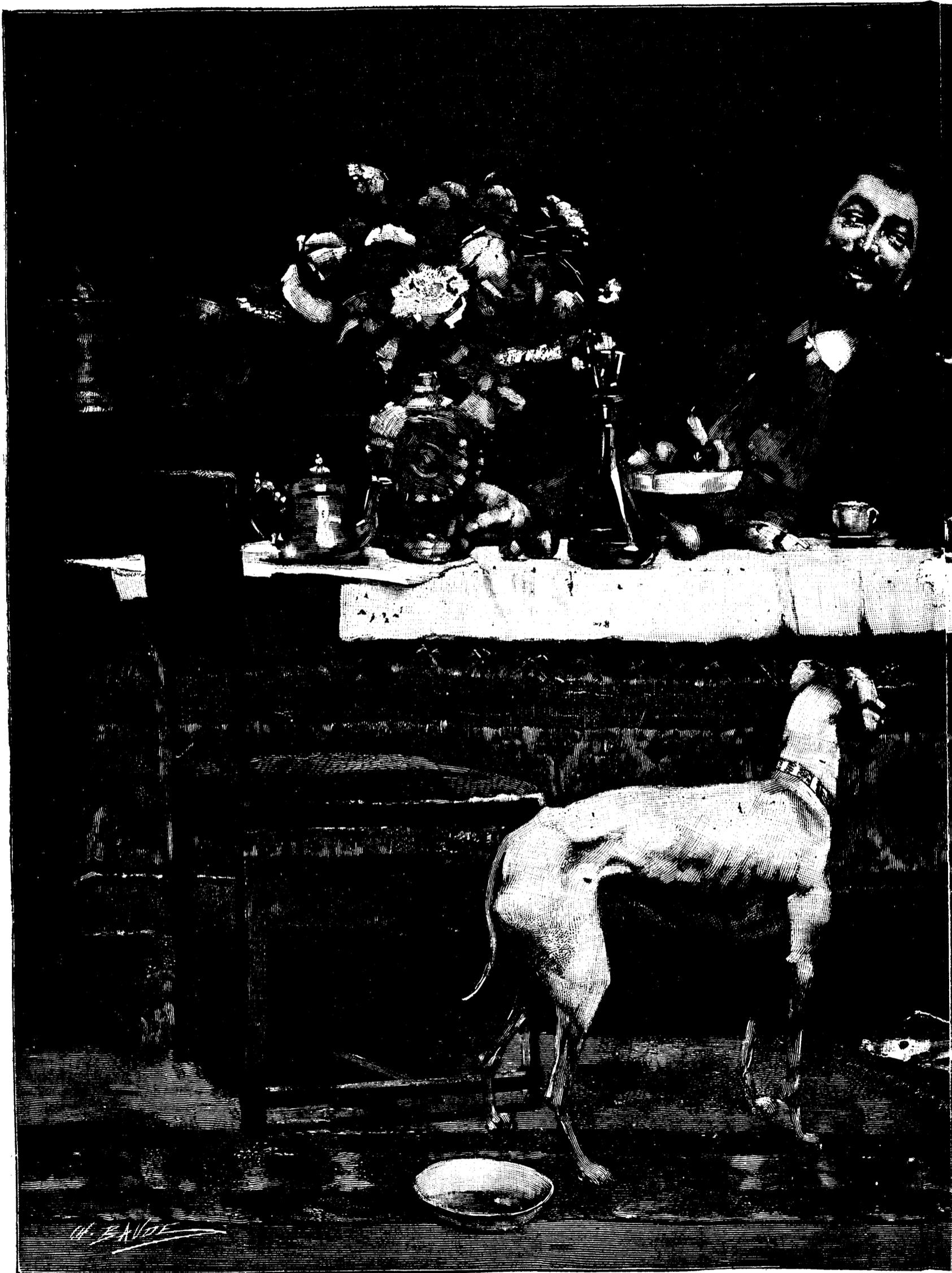
J'ai passé des heures bien douces en feuilletant votre MONDE ILLUSTRÉ, mais on ne saurait croire combien j'ai trouvé charmante, gentille, la première silhouette de Jean Pleure. Certes, je ne veux pas dire que son prédécesseur Montréalais n'était pas intéressant, loin de là, mais étant Québécoise, il est naturel que je porte encore un plus vif intérêt aux portraits de nos jeunes écrivains.

Je crois que Jean Pleure ne fera pas pleurer, du moins dans ses esquisses littéraires (quel homme peut se vanter de n'avoir jamais fait couler une larme ?), car il y va d'une manière si délicate, que les petits défauts de nos jeunes écrivains vont nous paraître autant de bonnes qualités, sous sa plume.

Il me semble qu'il y avait plusieurs signatures féminines dans le MONDE ILLUSTRÉ jadis, pourquoi sont-elles silencieuses ces plumes qui savent si bien peindre les plus nobles sentiments ? Allons, j'espère que l'exemple de mademoiselle Hermance portera des fruits sous peu.

PAULE.

* Le *Magazine français illustré*, dont le siège est à Paris, 45, Laflitte, se trouve chez les libraires, en Canada.



BOUDERIE ! — TABLEAU DE M. KA



KARLOVSKY — (Gravure de M. Baude)

AU BOIS DE VINCENNES

Allons, par la sente ombreuse,
Nous enivrer à l'odeur
De l'herbe où chaque pas creuse
Un sillon plein de tiédeur :

Et reposons-nous en route
Sous ce chêne aux bras étroits,
Pour que notre cœur écoute
Les bruissements du bois.

A nos pieds, en mille entraves,
Les genets sont étalés
Jusqu'au fond où les pins graves
Dressent leurs troncs fuselés :

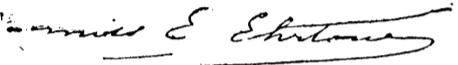
On croirait une clairière
D'Écosse, alors qu'en été,
Mab, la fée aventurière,
Y met son trône enchanté....

Soudain les rythmes fidèles
De la harpe d'Ossian
Accourent à tire d'ailes,
A travers l'apre océan,

Et dans un étrange leurre,
Nous montrent le vieux Fingal,
Avec Malvina qui pleure
Sur son malheur sans égal ;

Il ne manque à la futaie
Qu'une danse de lutins....
N'est-ce pas leur chanson gaie
Qu'on entend vers le lointain ?....

—Non !.... Le Paris des dimanches,
De ces champs, a pris la clé
Pour rire un peu sous les branches....
Et le Rêve est envolé ! !



Paris, juillet 1891.

LES CHAUSSETTES DE PAPA

MONOLOGUE

(Elle entre en tenant à la main un panier à ouvrage rempli de chaussettes qu'elle dépose sur une table.)

Je suis heureuse, ravie, enchantée ! J'aime et je suis aimée, je vais me marier, je vis dans un rêve, le paradis s'ouvre devant moi !.... Et la cause de mon bonheur, — c'est drôle ! — la cause, la voilà ! (Elle montre le panier à ouvrage).... les chaussettes à papa.... oh ! les bonnes, les angéliques chaussettes ! (Elle prend une des paires de chaussettes et fait le geste de la porter à ses lèvres.) Voici l'histoire :

Hier, maman m'appelle. J'accours docilement. — Marguerite, voici des chaussettes à ton père. — Oui, maman. — Tu les marqueras — Oui, maman. Je prends les chaussettes.... six paires.... (montrant le panier), celles-là, et je m'installe au coin du feu avec un tabouret sous les pieds. En face de moi, une glace me renvoyait mon image. C'était gentil, la petite fille marquant les chaussettes de son papa.... C'était même touchant.... Marquer les chaussettes de son papa dans notre siècle fin de siècle !.... Patrie, famille, religion, tradition, soumission, sanctification, tout est là !.... C'était gentil, incontestablement, mais une petite femme marquant les chaussettes de son mari, ça aurait été bien plus gentil encore. C'est très bon, très doux, l'amour filial, seulement je me figure que l'amour conjugal.... mais chut ! chut ! n'en parlons pas ! J'enfile mon aiguille et la pique dans une chaussette.... marquer pour marquer, c'est bête, et je ne vois pas du tout pourquoi mon esprit ne profiterait pas de l'occasion pour s'en aller faire un petit tour dans le pays des rêves.... C'est un si joli pays, où l'on arrive si vite ! Ainsi, tenez, en moins d'une minute, je me figure que je suis mariée et couchant dans mon propre salon — un joli salon bien confortable, bien gai, pas trop grand — les petites pièces sont plus intimes — un vrai salon pour être deux, pour être seuls et pour s'aimer. Il est sorti.... à son bureau — les maris

sont toujours à leur bureau. Pourquoi n'y reçoit-on pas les femmes ? C'est inique. Je me plaindrai à l'administration !.... Il va bientôt rentrer ; j'entendrai la sonnette résonner sous une main impatiente, je me précipiterai au-devant de lui et.... mon Dieu ! oui (baissant les yeux) il m'embrassera.... et.... mon Dieu ! oui, je l'embrasserai.... une fois.... ou même plusieurs. Puis, il s'assoira, à mes pieds, sur ce tabouret, il me regardera avec ses jolis yeux bruns (avec précipitation et rougissant).... je ne sais pas pourquoi je dis bruns, par exemple ! ils pourraient être bleus aussi bien !.... et il me dira :

— Ma chérie, qu'avez-vous.... qu'as-tu....

Au fait, me dira-t-il vous ou tu ? (Réfléchissant.) Tu est familier. Vous est froid.... alors ? (illumine) il me dira vous pour des choses prosaïques et tu pour les choses.... les choses.... Enfin les choses tendres....

Donc, assis sur son tabouret, il me demandera :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui, ma chérie ?

— J'ai marqué tes....

Non, c'est prosaïque....

— Vos chaussettes. Embrassez....

Non, c'est tendre. — Il sera difficile de ne pas s'embrouiller quelquefois....

Embrasse ta petite femme pour la peine, mon amour.

(Rougissant.) Tout de même.... ce que c'est que l'imagination.... si j'aurais songé vraiment à dire à un vrai monsieur : "Embrasse ta petite femme pour la peine, mon amour !...." Mais un personnage vague, avec des moustaches brunes.... (se reprenant très vite) ou blondes.... C'est bien par hasard que j'ai dit brunes.... ce que c'est que l'imagination.... Tiens, on frappe. C'est lui, quel bonheur ! C'est lui ! Entre mon ché....

Où ai-je la tête ! C'est maman.... si elle avait entendu !.... c'est maman qui vient réclamer les chaussettes.

— Les voici, maman, les six paires marquées et pliées.

Maman en prend une, la regarde, pousse un cri.

— Malheureuse enfant ! cette lettre.... — Eh bien ! est-ce qu'elle n'est pas bien faite, cette lettre.... ah ! mon Dieu ?....

Que vois-je ! Ce n'est pas un M, l'initiale de papa ; c'est un J, l'initiale de.... enfin un J. — D'un mouvement nerveux je déplie les six paires, un J.... encore.... et encore.... douze J.

Maman est stupéfaite. — Je me demande pourquoi tu as choisi cette lettre !.... — Je ne l'ai pas choisie, ma petite maman ; tu comprends, si j'avais choisi, j'aurais pris un M. Elle s'est faite toute seule.

Cette explication — heureusement ! suffit à maman qui me laisse.

A peine est-elle sortie par une porte que par l'autre arrive M. Jonsac, un jeune homme que nous connaissons (riant) un peu.

Je me lève, rouge, effarée.... Dame, me voir seule en face d'un jeune homme.... je suis timide !....

— Je pensais trouver madame votre mère ici, mademoiselle. — Elle y était, monsieur, mais elle n'y est plus. — Je le vois.... Vous travaillez, mademoiselle ? — Oui, monsieur, je.... marquais les chaussettes de papa. — Ah ! c'est très vertueux ! heureux papa.... De bonnes chaussettes ! Il avait pris deux chaussettes dans mon panier et distrairement les avait enfilées. Moi, ça me donnait envie de rire de voir ces mains gantées de chaussettes, lui, ne paraissant pas s'en apercevoir, continuait à parler. — Des chaussettes bien conditionnées ! — Oui, monsieur. — Et bien marquées aussi. Diable ! voilà une lettre.... mais, mademoiselle, permettez-moi une question : Pourquoi avez-vous fait un J.... ?

Avez-vous jamais souhaité d'être souris ? Moi, j'avais une envie de me précipiter sous la table ! — C'est parce que.... parce que je pensais à autre chose, monsieur, balbutiai je, et j'étais rouge, j'avais chaud et je n'osais plus lever les yeux, crainte de rencontrer les siens.... Tout à coup, paf, le voilà qui bondit comme un diable hors d'une boîte en s'écriant :

— Serait-il possible, mon Dieu ! serait-il possible ?

Et il se précipite à genoux sur le tapis, joignant les mains et me disant d'un air tendre :

— "Était-ce à moi que vous pensiez, mon ange ?" C'était si romanesque, lui à genoux et toutes les chaussettes qui nous regardaient en souriant.... vous savez, je suis timide.... ça m'a troublée.... et.... je ne me rappelle pas bien ce qui m'est arrivé.... je crois.... je ne le jurerais pas.... mais je crois bien.... qu'il m'a embrassée.... (précipitamment) c'était bien permis, un baiser de fiançailles ! — c'était même obligatoire.

Et il y a des gens qui osent nier que la vertu soit récompensée ! Elle l'est toujours.... toujours !.... Vous voyez bien que c'est en marquant les chaussettes à papa que j'ai gagné un mari. (Après un instant de réflexion.) Ah ! oui.... mais c'est en les marquant de travers. (Bas et d'un ton mystérieux.) Il ne faut pas le dire !

TONY D'ULMÈS.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de JUILLET, a eu lieu samedi, le 1er AOUT, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	2,258....	\$50.00
2e prix	No.	1,784....	25.00
3e prix	No.	4,325....	15.00
4e prix	No.	2,535....	10.00
5e prix	No.	37,878....	5.00
6e prix	No.	8,036....	4.00
7e prix	No.	22,819....	3.00
8e prix	No.	32,933....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

12	6,368	11,323	17,292	24,550	33,066
163	6,778	11,379	17,806	26,152	34,866
829	6,840	11,389	18,346	27,404	35,089
931	7,252	11,840	19,645	27,450	35,315
1 065	8,092	13,585	19,742	27,549	35,694
1,597	8,095	13,593	20,149	28,057	36,167
2,039	8,785	14,089	20,693	28,313	36,416
2,586	9,142	14,374	20,911	28,666	36,732
2,905	9,528	15,281	22,073	29,311	37,033
3,396	10,057	16,160	22,140	30,021	37,689
3,466	10,060	16,390	22,640	30,107	37,874
3,869	10,655	16,791	22,902	31,980	38,038
5,835	10,794	16,921	23,369	32,265	38,185
6,158	10,819	17,128	24,468	32,672	39,935
6,165	11,170				

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUILLET, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

Toto, qui est enrhumé du cerveau, fait une chute sur le nez.

Il revient en pleurant vers sa mère :

— Maman ! j'ai tombé sur mon rhume.

* *

Demande en mariage.

— Eh bien ! conclut le futur beau-père en s'adressant à son gendre, je veux bien vous accorder ma fille.

— Ah ! monsieur. Merci !

— Mais à une condition. C'est que ma femme ira habiter avec vous !

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 8 AOUT 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

Après un instant de réflexion, il avait ajouté, cependant :

—Faut pourtant que je parle à monsieur le marquis.

Blanche de Lauriac avait aussitôt dressé l'oreille.

—Pourquoi le prévenir ? avait-elle demandé.

—Parce que l'on a engagé, dans ces derniers temps, un gars de la ferme de la Batterie comme journalier.... Il fait des travaux dans le parc.... c'est très bien.... Il n'est pas mauvais ouvrier.... Mais ce garçon-là rôde la nuit, et je n'aime pas cela.... J'ai retrouvé son train à diverses reprises, allant et venant, au bout du parc.... J'ai fouillé, refouillé, et je n'ai pas trouvé de collet, faut tout dire.... mais les gens qui ne dorment pas la nuit.... ça ne m'inspire que de la méfiance.

—Mais, ce garçon, — avait répondu encore Blanche,—on l'a employé au château. il y a eu de grandes réparations à faire, de grands nettoyages.

—Oui, madame Blanche, mais, en dehors de cela il travaille dans le parc, des allées à arranger, des fossés à refaire....

—Et vous croyez que c'est un mauvais garçon, Bernard ?....

—Oh ! je ne dis pas cela, madame Blanche ; mais enfin.... pourquoi ne dort-il pas ?.... Il se lève la nuit et je n'aime pas cela.... Voilà tout ce que j'ai à en dire....

—Il faut le surveiller, mon bon Bernard ; mais ce garçon a sans doute besoin de gagner sa vie.... et il ne faudrait pas le renvoyer sur un soupçon injuste.

—Mme Blanche, est bien bonne.... Cependant pour tout dire, le paroissien a une boule qui ne me plaît guère.

—Envoyez-le-moi, je lui parlerai.

Félix Mingat avait donc comparu devant Mme Blanche.

On se souvient de Félix Mingat, de cette brute féroce, aux larges épaules, au rable épais, aux yeux ternes et à l'esprit terreux.

Rusé, sournois pourtant, il avait comparu à l'invite du garde-chef devant la châtelaine de Lauriac.

La tête basse, l'œil en dessous, tournant son chapeau dans ses doigts, il était arrivé humble, courbé, vif....

Et Blanche l'avait interrogé doucement ainsi qu'elle faisait en toutes choses.

Nous l'avons dit, Félix Mingat lui avait répondu de façon à dissiper toutes les défiances.

—Ah ! notr' maîtresse,—avait-il fait dès les premiers mots,—je suis ben malheureux, allez.... vous le savez ben, not'dame !.... J'étais promis Reynette et moi, ou du moins, faut tout dire, j'croiyons ben qu'elle voulait m'causer.... et v'là tout à coup qu'elle a pris Victor.... Alors, j'ons du chagrin, not' maîtresse.... du gros chagrin, qu'ça m'tient là, comme ça, tout partout et en plein cœur.... même que je n'mange plus rien du tout.... qu'est une pitié !....

Tout chagrin d'amour devait trouver grâce auprès de Blanche.

Et elle lui avait dit, de sa voix si charmante, ces paroles consolatrices qui trouvent si bien le chemin du cœur des êtres en peine.

Et Félix Mingat s'était retiré, en saluant à vingt reprises et en frottant fortement son pied gauche en arrière, ce qui est, à la campagne et

comme on le sait, le dernier mot du genre pour les grands saluts.

Les appréhensions de la jeune femme s'étaient donc un peu calmées ; d'autre part il lui semblait que la Petite-Mai devenait plus calme.

Néanmoins Blanche, sous l'empire de ces pressentiments noirs, avait modifié ses habitudes et sa vie.

A l'aile droite du château de Lauriac, se trouvait un corps de logis inoccupé.

Et Blanche avait résolu de s'y installer.

Félix Mingat avait même été employé pour y transporter les meubles, et aider, avec des domestiques du château, à des aménagements intérieurs.

La chambre de Blanche de Lauriac se trouvait placée dans une grosse tour carrée, au premier étage, et communiquait avec les jardins au moyen d'un escalier à vis donnant dans le cabinet de toilette.

Entre ce cabinet et la chambre à coucher de la jeune femme, un étroit réduit, une petite alcôve dans laquelle la petite Loulou dormait comme un ange, à poings fermés, et alors, séparée par un étroit couloir, à portée de voix, la chambre de la Petite-Mai, à laquelle tous les hôtes du château de Lauriac s'attachaient chaque jour davantage.

La Petite-Mai maintenant, se levait plusieurs heures dans la journée.

Par un beau jour de soleil, elle était même descendue au jardin, la vis communiquant avec le cabinet de toilette de Blanche ne comptait que quelques degrés....

Valroy avait présidé lui-même à tous ses aménagements, donnant ses conseils en ce qui touchait à l'hygiène de tous ceux qui étaient confiés à ses soins.

Et déjà, il annonçait que sous peu de jours, il commencerait à essayer de faire parler la petite muette, au moins chaque jour pendant une heure.

La tâche serait aisée, Blanche, la première, en était maintenant certaine.

Toute cette vie commune avait resserré, comme on peut bien le comprendre, les liens qui unissaient déjà Henri de Lauriac et Raoul Valroy.

Henri, lui aussi, n'était, plus reconnaissable.

La marquise n'avait pas été la dernière à constater la métamorphose qui s'opérait chez son fils.

Quant à trouver la cause de ses agitations nerveuses, de ses subites tristesses, de accès de bruyantes gaieté qui leur succédaient, elle ne pouvait la deviner et s'en inquiétait à présent outre mesure.

La pensée ne pouvait lui venir qu'Henri, son fils, le marquis de Lauriac, était à cette heure amoureux fou d'une malheureuse petite errante, muette, à demi folle, qui venait on ne savait d'où, à laquelle il est vrai, on devait tous les soins, d'abord, comme étant abandonnée et malheureuse, en outre, pour reconnaître le terrible accident dont elle avait été victime de par l'imprudence de son fils.

Non, en vérité, la possibillité d'une telle passion ne pouvait venir à l'esprit de la marquise.

Et, bien loin, bien loin, elle cherchait le mot de l'énigme qu'elle aurait pu trouver tout auprès d'elle, si elle eût abaissé ses regards sur la Petite-Mai.

Ce fut Henri lui-même qui se chargea de dessiller les yeux de sa mère.

Un soir que la marquise était seule au coin de son feu, tisonnant avant de se mettre au lit, ainsi qu'elle en avait la coutume, Henri vint lui rendre ses devoirs, et lui dire bonsoir en lui souhaitant la bonne nuit.

Au lieu de ne demeurer que quelques courts instants auprès de sa mère, comme il le faisait chaque soir, Henri prit un fauteuil et s'assit à l'autre coin de la cheminée, en face de la marquise.

Celle-ci devina aussitôt que son fils avait une confidence à lui faire.

Et regardant le jeune homme droit dans ses yeux

—Tu as quelque chose sur le cœur, mon enfant. Je le devine et je le vois.... aussi bien, j'allais avant peu te questionner moi-même, car depuis quelque temps, je te trouve bien changé.

Et elle détailla tous les signes qui avaient révélé à ses yeux cette métamorphose.

—C'est vrai, ma mère, — répliqua sans hésiter

le marquis de Lauriac,—oui, vous avez raison, ma mère.... Peut-être aurais-je dû vous parler plus tôt....

—Et d'où vient ce changement, mon cher enfant ?....

Henri était la franchise et la loyauté mêmes. Malgré tout, il prit un temps, il demeura un instant silencieux, tant il comprenait la gravité de l'aveu qu'il se disposait à faire à sa mère.

—C'est donc bien dur ?.... bien pénible ?.... insista la marquise.—Pour te donner du courage, songe que tu parles à ta mère.

—Oh ! maman, — s'écria le marquis, — je n'ai rien à me reprocher.... Seulement, si vous me voyez hésiter, c'est que j'ai une peur horrible de vous faire de la peine.... une peine cruelle.

—De la peine, à moi !....

—Oui, et cependant, je suis heureux.... très heureux, pour la première fois de ma vie....

—De quelle façon, mon fils ?....

Et la marquise releva lentement la tête, tandis que son beau visage prenait tout à coup un air de gravité sévère.

Henri s'était lancé, il ne devait plus s'arrêter.

—Parce que j'aime, ma mère, j'aime de toutes les forces de mon cœur....

—Hélas ! je le sais mon pauvre enfant, tu as fait de moi ta confidente,—tu aimes d'un amour sans espoir....

Henri secoua la tête.

—Mais, ma chère maman, ce n'est plus cela.... Je crois être certain au contraire que je suis aimé, aimé d'une passion naïve, touchante, une âme toute nouvelle, qui s'est donnée à moi....

—Comment !—s'écria Mme de Lauriac,—tu serais aimé de la comtesse Stroganof.... et c'est à moi ! Henri, à moi, ta mère que tu viendrais avouer une telle inconvenance.

—Mais non.... ma mère !.... ce n'est plus la comtesse Stroganof que j'adore.... c'est une autre créature, plus jeune, plus belle encore, une pauvre enfant qui n'est ni noble, ni riche, qui n'a point de nom.... mais qui ressemble à la comtesse Stroganof de la façon la plus surprenante.... C'est la Petite-Mai, ma mère, cette enfant que j'ai failli tuer....

—Voyons ! voyons ! Henri ! mon enfant !.... —s'écria la marquise en devenant d'une mortelle pâleur, — mon enfant !.... Est ce que je deviens folle ?.... Ou si c'est toi qui es subitement frappé de démence !.... Tu étais amoureux fou de la comtesse.... et c'est cette pauvre petite créature, muette, aux trois quarts folle !.... que tu aimerais maintenant !.... Tu voulais quitter ta mère aller mourir au loin.... Et à présent !.... Voyons ! Henri !.... Je t'en prie....

—Calmez-vous, ma mère !.... Je vous en supplie....

—Que je me calme !—s'écria la marquise s'animant davantage, — que je me calme lorsque mon fils !.... mon enfant bien-aimé !.... l'héritier de notre nom, vient m'avouer, à moi sa mère, qu'il est amoureux d'une enfant abandonnée, d'une fille errante qui a mendié son pain sur les chemins !

—Ma mère !.... Je vous en conjure !.... —s'écria le marquis en joignant les mains.

—Mais qu'espères-tu donc ?.... Abuser de cette enfant sous notre toit ?.... de cette innocente qui n'a rien pour la défendre contre toi, pas même sa raison qui est endormie, et cela sous mon toit !.... en face de moi.... ta mère !....

—Oh ! ma mère, comment pouvez-vous croire qu'une pareille pensée ait pu naître dans mon esprit.

—Sois donc logique. Si tu n'as pas eu cette idée infâme.... et je le souhaite, mon fils, tu n'as pas eu non plus la pensée, je l'espère, de faire de cette enfant, sans parents, sans famille.... une fille qui courait, hier encore, les chemins et les bois, non, tu n'as pas pu croire une seule seconde que tu pourrais faire de cette créature.... la marquise de Lauriac !.... Ta femme !.... Ma fille !....

—Mais, ma mère....

D'un geste de tête hautain, Mme de Lauriac congédia son fils.

—Assez Henri !.... Assez !.... Plus un mot sur ce sujet.... Réfléchis à l'inconvenance et à l'incohérence des paroles que tu viens de prononcer.... et tu me demanderas pardon d'avoir osé,

devant moi, les laisser échapper de tes lèvres.... La nuit porte conseil, réfléchis, mon enfant.... Tu ne m'as jamais causé un chagrin sérieux, Henri.... Recueille-toi, et tu te diras.... que tu ne peux vouloir faire de moi la plus malheureuse des mères.

La marquise élevait la voix, s'exaltant :

—Moi vivante, rien de pareil ne se ferait dans ma maison.... Je le jure.... Ou j'en sortirais la tête haute.... chassée par mon enfant !....

Henri de Lauriac quitta l'appartement de la marquise, le cœur en proie à une affreuse angoisse.

—Que faire?... Que devenir?... Ah ! je n'ai plus d'espoir qu'en Valroy.... Il faut qu'il fasse de cette enfant une créature digne de moi, digne des miens.... Ou bien ne suis-je tombé d'une passion malheureuse que dans un autre amour plus désespérant encore !....

Tandis que cette scène se passait dans la chambre de la marquise, une autre, ayant trait également à la plus violente des passions humaines, avait lieu dans une grande charmille, à l'entrée du parc de Lauriac.

Depuis le terrible accident dont la Petite-Mai avait été victime, Octave de Marcenay n'avait pas été sans se rendre à diverses reprises de Paris à Lauriac, venant à tout instant, rendre visite à ses amis.

Dans l'après-midi de ce jour même, il était arrivé au château, pour y séjourner quelques jours, tranquille et heureux au milieu de ces sympathies sincères, en attendant son départ pour le grand inconnu.

L'état de la Petite-Mai le préoccupait tout particulièrement. Il avait été frappé par la pétillante intelligence qui brillait dans les yeux de la blessée, et il s'intéressait à cette enfant, malheureuse entre toutes, et qui avait certainement dû supporter déjà d'horribles douleurs morales et physiques.

Après le dîner, il était sorti en compagnie de Valroy pour fumer un cigare, en faisant les cent pas le long de l'une des grandes charmilles.

L'air était doux, attiédi par la sève des grands arbres aux branches desquelles les feuilles commençaient à pointer.

Un rayon de lune filtrait entre les nuages, éclairant par intervalles les sombres profondeurs.

Depuis quelques instants, les deux amis marchaient silencieusement l'un à côté de l'autre, Valroy rêvant, ainsi que rêvent tous les amoureux, Octave réfléchissant à la situation pénible dans laquelle avant peu allait se trouver son ami.

Au moment de jeter le bout de son cigare, M. de Marcenay s'arrêta, et d'un ton où perçait une légère ironie qui n'était pas exempte d'amertume :

—Je vois,—dit-il d'une voix lente,—que tu as définitivement renoncé à tes projets de départ... et que tu t'es résigné à demeurer en France.

—Pas le moins du monde,—répliqua Valroy avec vivacité,—je pars toujours avec toi.... C'est plus entendu, plus arrêté que jamais.

—Ah !—fit Octave tout surpris,—je pensais que tu avais fait comme Lauriac, qui paraît de son côté avoir abandonné toute idée de grandes aventures, et préfère demeurer en France....

—Moi—et Valroy prononça ces paroles d'un ton grave,—plus que jamais je dois partir.

—Pourquoi ? N'as-tu pas une tâche?... Ne dois-tu pas guérir cette malheureuse enfant, qui est bien faite pour inspirer le plus vif des intérêts?... Tiens, veux-tu que je te dise ce que je ferais à ta place, mon vieux Valroy?... Eh bien !.... je m'attacherais à cette enfant.... Je la rendrais à la raison, à la vie intelligente et réelle, j'en ferais une femme selon mon cœur, et cette créature retrouvée, recrée en quelque sorte par moi, serait la compagne de ma vie....

Raoul secoua énergiquement la tête.

—Je ne le puis !.... il est trop tard !.... La fatalité a passé sur moi et m'a écrasé.... Il y a quelques mois c'eût été possible.... maintenant il est trop tard, je ne m'appartiens plus. Je te l'ai déjà dit, et tu le sais, puisque tu avais deviné mon secret....

—Je pensais que tu avais renoncé à cette folie. Valroy saisit nerveusement le bras de son ami et lui dit d'une voix sourde :

—Octave ! tu sais toute l'affection que j'ai pour

toi.... Ne prononce jamais un mot semblable. Jamais je ne te reverrais.... C'est toute mon existence que cette folie !....

—Je te demande pardon, Raoul. Je ne pouvais croire que ce fût aussi sérieux.... Et crois-le je ne voulais pas te faire de peine.... Alors... mon ami, si tu ne peux renoncer à cet amour, il ne faut pas partir, attends....

—Non ! avant un mois, j'aurai parfait la tâche que je me suis imposée avec joie.... Avant un mois, cette enfant parlera couramment.... D'autres pourront terminer et mener à bien l'œuvre commencée par moi.... Tu ne seras point parti avant cette époque.... Ma santé est bien meilleure actuellement, je partirai avec toi.

—Non !.... Si tu es aimé comme tu crois l'être....

—J'en suis certain.

—Ton départ causera deux malheurs au lieu d'un.... Attends....

—Attendre quoi ?

—L'inconnu.... l'inattendu.... la délivrance de celle qui y a pleinement droit, puisqu'elle est unie à un misérable.... attends....

Octave de Marcenay s'était arrêté.

—Qu'as-tu ?—lui demanda Raoul.

—Rien ! rien,—répliqua Octave.

M. de Marcenay ne disait pas la vérité.

Une ombre qu'il venait de voir passer, longeant la charmille, l'avait intrigué.

Mais il n'attachait point, à cet instant, d'importance à la présence d'un être humain en cet endroit.... Ce pouvait être un journalier, un ouvrier, un homme d'écurie.

—Attends,—répéta-t-il encore,—il ne faut jamais se lasser et renoncer à l'espérance.... Tu as droit à ta part de bonheur sur terre, sois certain que le Souverain Maître te la donnera....

Au bout d'un instant, M. de Marcenay reprit.

—As-tu sommeil ?....

—Pas le moins du monde.

Alors, nous allons fumer encore un cigare en parlant de toi, de ton amour, de celle que tu aimes et qui est si digne elle aussi d'être heureuse, et j'irai te reconduire, puisque la nuit n'est pas trop froide, jusqu'à ton petit castel.

Le cigare terminé, Octave et Valroy remontèrent les allées sinueuses du parc qui conduisaient après mille détours jusqu'à l'ermitage occupé par Valroy....

Blanche s'était retirée dans son nouvel appartement.

La petite Loulou dormait dans sa minuscule alcôve.

Déjà la mère prévoyante et toujours inquiète était venue par deux fois s'assurer de la tranquillité du sommeil de son enfant.

Loulou dormait à poings fermés.

La jeune mère se rendit auprès de la marquise pour lui souhaiter un bon sommeil et prendre congé d'elle, ainsi qu'elle le faisait chaque soir.

Et la visite de Blanche à sa mère fut plus longue qu'elle n'avait coutume de le faire.... N'avait-elle pas trouvé la marquise en larmes ?

Une réaction s'était opérée chez Mme de Lauriac, et maintenant elle pleurait sur cette passion funeste qui s'était emparé du cœur de l'héritier de son nom....

Blanche n'avait pas été sans remarquer l'amour qui s'éveillait dans le cœur de la Petite-Mai, mais elle avait traité cette passion naissante de jeu d'enfant.

Lorsqu'elle sut que son frère partageait cet amour, elle fut elle-même atterrée.

Elle eut cependant le courage de consoler sa mère.

Ce ne pouvait être qu'un feu de paille, Henri reviendrait à la raison, et mille phrases que l'on se redit, que l'on se renvoie pour se redonner la confiance, alors même qu'elle est loin de votre cœur.

En prenant congé de sa mère, elle passa par la chambre de sa chère blessée.

Elle approcha la lampe du lit de la Petite-Mai.

Celle-ci dormait, le visage contracté, en proie sans doute à un affreux rêve.

Blanche la réveilla à demi, l'apaisa, la laissant en proie à un profond et calme sommeil.

Alors, longeant le couloir, elle rentra chez elle, préoccupée, inquiète....

Elle s'arrêta sur le pas de la porte, épouvantée !

Gaston Louchard était devant elle !

Le cri de terreur qu'elle avait dans la gorge expira sur ses lèvres !....

Elle sentit que tout tournait autour d'elle, il lui sembla que le parquet s'effondrait, et elle fut obligée de s'accrocher à une tenture pour ne pas tomber.

Son mari avait un sourire railleur sur les lèvres ; lestement, il venait de passer entre elle et la porte communiquant avec le petit couloir, et l'avait doucement fermée au verrou.

Blanche ne tentait même pas de s'opposer à l'un de ses mouvements.

La terrifiante surprise avait été tellement violente, qu'elle se trouvait écrasée, sans raison et sans force, sans pouvoir parvenir à reprendre possession d'elle-même.

Gaston semblait au contraire parfaitement sûr de lui, il conservait un impudent sang froid.

—Asseyez-vous donc, je vous prie,—fit-il d'une voix railleuse,—car je vois que vous avez peine à vous soutenir.

Elle tomba inerte dans un fauteuil, et attendit, terrassée par l'épouvante que lui inspirait le misérable.

—Je vois avec peine,—continua-t-il à mi-voix—que vos sentiments à mon égard n'ont point changé, et que la répulsion que je vous inspire est toujours aussi violente. Cependant, tandis que vous menez joyeuse vie à Lauriac, il faudrait que je sois le dernier des sots pour mener la misère d'un autre côté.

« Votre aimable mère m'a imposé des conditions tandis que c'était à moi, ce me semble, à en dicter. On me donnait une pension, comme un os que l'on jette à un chien dans un coin.... Ce coin.... c'était l'Amérique, où on me reléguait, où on m'internait....

« Or, il ne me plaît pas d'aller en Amérique.

« Il me plaît au contraire d'aller où bon me semble, avec de l'argent. à moi, puisque, de par la loi, le vôtre doit être le mien.

« Veuillez donc écouter ce que j'ai décidé, et ayez l'obligeance de ne point m'interrompre.

Blanche, pendant ce petit discours prononcé d'une voix narquoise, reprenait peu à peu son sang froid.

Si la terreur avait eu tout d'abord raison d'elle, la colère et l'indignation lui rendaient maintenant son énergie.

Elle se contint un instant encore.

Elle voulait savoir jusqu'où l'audace du misérable pouvait être poussée.

Celui-ci allait droit au fait.

—Je sais,—reprit-il,—que votre mère possède en ce moment une très forte somme. Elle est en billets de banque.... contenue dans un portefeuille.... J'exige que vous me remettiez immédiatement ce portefeuille.

« Et cela, vous allez le faire sans paroles, sans reproches, sans bruit.... Vous m'avez entendu ! Cette fois c'en était trop !....

Blanche se leva et lui dit d'une voix très ferme :

—Monsieur ! vous allez immédiatement sortir... ou j'appelle... J'appelle mon frère d'abord, et les domestiques qui vous chasseront comme ils l'ont déjà fait !

Gaston sans perdre un instant son sang froid, secoua simplement la tête.

—Rien de tout cela,—répliqua-t-il.—Vous n'appellerez pas.... et vous ne direz rien.... Vous vous tairez !....

« D'abord !.... à ceux qui viendront ici, je répondrais que je suis dans la chambre de ma femme et que je ne fais qu'user de mon plein droit.... Et je défierais bien qui que ce soit de me faire sortir.... vu que me trouvant dans votre chambre, chez moi.... je brûlerais la cervelle au premier qui oserait franchir le seuil de votre porte....

« Vous voyez le cas que je fais de votre menace.... Vous voyez qu'elle est complètement inutile.

« Mais vous comprendrez bien, d'un autre côté, qu'avant d'en arriver à des actes extrêmes, j'ai dû prendre mes précautions.

« Je vous prévient donc, une dernière fois,

d'avoir à me remettre le portefeuille que je réclame de vous... Vous m'avez compris... Je suis pressé et j'attends !...

—Jamais,—fit Blanche avec énergie—Jamais...

—C'est fort bien... et je vous l'avoue, je m'attendais à cette résistance, mais j'ai le sûr moyen de la vaincre, croyez-moi bien...

—Je vous ai dit que j'avais pris mes précautions.

—Eh bien, écoutez-moi !... Et ne poussez pas de cris... Ne faites pas de scènes ou vous serez cause d'un malheur que vous voudriez racheter au prix de tout votre sang.

Instinctivement, la jeune femme s'était mise à trembler, tant la voix de Gaston Louchard était devenue sombre et sinistre.

—Je veux que vous me remettiez ce portefeuille... ou autrement... votre fille !...

Aux mots "votre fille", Blanche avait bondi vers l'alcôve, toute prête à faire à son enfant un rempart de son corps.

Et elle avait soulevé d'une main l'un des rideaux derrière lesquels était placé le lit de la petite Louise.

Pétrifiée, elle s'arrêta.

Gaston s'était levé et l'avait prise par un bras, en lui disant d'une voix sourde :

—Ne crie pas...

Dans le petit lit tout blanc, tout enrubanné, garni d'un flot de dentelles par la coquetterie de la mère, l'enfant dormait d'un angélique sommeil.

Et au chevet de ce lit, comme un mauvais ange, un génie malfaisant, se tenait un homme !

Dans la demi-teinte de l'alcôve, ses traits parurent hideux à la mère épouvantée, sa taille énorme !...

Il lui sembla un horrible vampire qui allait lui enlever son enfant !... la dévorer...

Tandis qu'elle demeurait là, anéantie; son mari continuait à murmurer à son oreille :

—Ah ! vous avez cru que j'avais perdu la partie, que tout au moins je ne songeais pas à la revanche !...

—Vous avez cru que votre frère avait pu me faire chasser comme un laquais... par ses gardes, par ses gens, et qu'un jour ou l'autre je ne parviendrais pas à trouver ma vengeance !

—Mais vous étiez folle !...

—Eh bien ! à cette heure, je vous tiens !... n'est-ce pas... Je suis votre maître !...

—L'homme qui est là, vous m'entendez bien !... Je n'ai qu'à lui faire un signe !... Et votre enfant aura cessé de vivre !...

Un râle étouffé s'échappa de la poitrine de la mère.

—Vous ferez cela ! — dit-elle, en le regardant avec épouvante et horreur, —vous ferez cela !... vous ! son père !...

Gaston Louchard eut un menaçant hochement de tête.

—Avant d'être ma fille,—répondit-il,—elle est à vous... Et vous... comme tous les vôtres, comme tout ce qui vient de vous, tout ce qui touche à vous... je vous hais !...

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix sifflante.

On devinait que tous les sentiments méprisables et vils qui s'agitaient dans le cœur de ce monstre, la haine était la plus forte...

—Oui ! je vous hais ! — répétait-il, je vous hais tous !... Je voudrais voir ce château en cendres et vous tous ensevelis sous ses décombres...

Ah ! vous m'avez bafoué, honni, méprisé, votre frère m'a défiguré !... Et vous ne comprenez pas tout ce qu'il y a en moi d'exécration pour tout ce qui porte le nom de Lauriac !... Ah ! vous faire du mal !... Vous voir souffrir !... vous, les vôtres !... Vous voir tous pleurer des larmes de sang... Et me dire... c'est moi... oui, c'est moi l'auteur de tous vos maux !... quelle joie !

L'homme qui se tenait à la tête du lit de la petite Louise s'agita nerveusement.

—Allons, — fit-il d'une voix qu'il enrouait en voulant l'assourdir, — n'y a pas besoin de tant de phrases... Faut l'argent... voilà tout... autrement !...

—Autrement !... "Un geste épouvantable, un mouvement de bras atroce, avait glacé le sang dans le cœur de la mère.

Ce bras s'était étendu au-dessus de la petite

Louise, la menaçant tout comme la serre d'un énorme rapace.

C'en était trop !...

Pour la seconde fois, les jambes de la jeune femme fléchirent, et inconsciente, éperdue, elle dit à son mari :

—Faites ce que vous voudrez, demandez-moi tout ce que vous voudrez, je suis prête... à vous obéir...

Une lueur de triomphe, un infernal éclair brilla dans les yeux de Gaston Louchard.

—J'étais bien sûr de vous rendre raisonnable, — dit-il en goguenardant encore. — Le tout, avec les femmes, c'est de savoir s'y prendre. Allons ! dépêchons-nous... Le portefeuille... Il me faut le portefeuille... et je veux que se soit vous qui me le donniez, autrement ce serait trop bête...

Blanche de Lauriac hésita encore. Mais un geste de Romain, — on l'a reconnu dans le complice de Gaston, — se tenant à la tête du lit de la petite Loulou, une nouvelle menace du sinistre gredin, sut vaincre ses dernières velléités de résistance.

Titubante, comme sous le poids d'une lourde ivresse, elle s'avança vers son mari et lui dit, tandis que ses dents claquaient :

—Et ma fille ! qui me dit que pendant que je ne vais plus être là, vous n'allez pas faire du mal à ma fille ?...

—Nous voulons la somme qui a été remise à votre mère... Vous devez bien comprendre que la vie de votre enfant en répond... D'ailleurs ! faites vite... ce n'est pas le moment de discuter J'attends, je vous le répète, et je ne veux pas longtemps attendre.

Alors, au prix d'un surhumain effort, la malheureuse mère, éperdue, inconsciente, sortit en désespérée de la chambre...

Tout près de l'appartement de sa mère, se trouvait un petit salon qui servait à la marquise pour le règlement de ses affaires, pour sa correspondance.

C'était là, dans un petit meuble italien, dont Blanche connaissait le secret, c'était là que le portefeuille contenant les trois cent mille francs avait été serré.

Sous des papiers, devant Blanche de Lauriac elle-même, la marquise l'avait dissimulé, par excès de prudence, l'enfermant dans un tiroir dont le bouton était caché dans la boiserie...

Blanche, sur la pointe des pieds, dut traverser la chambre de sa mère.

La marquise reposait étendue dans son grand lit de milieu.

Son visage noble, aux grands traits accusés apparaissait sur le drap, avec des tons d'ivoire jauni, éclairé par la tremblotante lueur d'une veilleuse.

Lorsque la jeune femme passa auprès du lit de sa mère, la marquise eut un mouvement.

Dans ce sommeil léger des vieillards, elle avait le sentiment vague qu'un être humain se trouvait à côté d'elle.

Elle s'agita, se retourna.

Ses lèvres entr'ouvertes prononcèrent d'une voix indistincte :

—Blanche !... Henri !... mes bien aimés... Au milieu de son sommeil, elle confondait, encore ses deux enfants dans une égale tendresse.

Des larmes de désespoir coulèrent alors sur les joues de la jeune femme.

Elle joignit les mains dans un geste désespéré, en murmurant :

—Pardonne ! Pardonne ! ma mère !...

Et elle s'avança, toujours effleurant sans bruit le tapis, jusqu'au petit salon dont la porte glissa doucement et s'ouvrit sans la moindre peine.

Dans l'état où se trouvait la pauvre mère, elle n'avait même pas la force ni le pouvoir de raisonner.

Prévenir la marquise !... Appeler Henri !...

Au moindre signe, au moindre bruit, son mari ne lui avait-il pas dit que c'en était fait de sa fille. Le misérable qui la menaçait n'était-il pas là, tout près d'elle...

Non ! elle n'était plus maîtresse ni de sa raison ni de ses actes. Elle était retombée sous le joug

de l'infâme Louchard, et pour l'instant ne songeait qu'à lui obéir...

Sauver sa fille d'abord !...

Telle était l'unique pensée qui lui martelait le crâne...

Aussi s'approcha-t-elle du meuble italien, guidée par la vague lueur de la veilleuse.

D'une main frémissante, elle trouva le bouton, le tiroir s'ouvrit, et elle s'empara du portefeuille.

Puis laissant le meuble ouvert, la porte entrebâillée, elle traversa de nouveau la chambre de sa mère.

La marquise dormait toujours. Blanche sortit de la chambre, suivit l'enfilade des grands appartements se commandant les uns aux autres...

Et bientôt elle rentra chez elle... la tête perdue... se demandant si elle n'était pas folle, si elle n'était pas le jouet d'un horrible cauchemar.

Non ! non ! debout dans un coin de la pièce, Gaston Louchard l'attendait les bras croisés.

Elle courut à la petite alcôve. Comme un démon implacable, Romain se tenait toujours menaçant au chevet du lit de la petite fille.

—Donnez,—fit Gaston. Blanche se recula vivement. —Pas avant que j'aie pris ma fille, pas avant que cet homme ne se soit retiré...

Sur un signe de Louchard, Romain s'écarta. Alors, pareille à une bête furieuse, Blanche se précipita sur le petit lit... couvrant l'enfant de son corps.

Mais alors seulement elle tendit à son mari le portefeuille dont elle venait de s'emparer.

Gaston ouvrit le fermoir, s'assura que le portefeuille était bondé de billets de banque.

—Faisons,—dit-il à Romain,—le coup est fait... Et tous deux, sur la pointe du pied, déguerpirent par le petit escalier en vis communiquant avec le cabinet de toilette.

La pauvre mère demeurait éperdue le corps penché sur le lit de sa fille.

Dans son sommeil d'ange la petite Loulou s'était à demi réveillée elle aussi, et elle avait murmuré, inconsciente, entourant de ses deux petits bras le cou de sa mère :

—Maman !... Puis, aussitôt, elle avait repris son sommeil... Un nouveau bruit fit tressaillir la malheureuse mère.

La porte du petit cabinet de toilette venait de nouveau de s'ouvrir.

Gaston Louchard et Romain, effarés, haletants, revenaient précipitamment sur leurs pas.

L'exaspération douloureuse à laquelle était arrivée Blanche de Lauriac, touchait à la folie.

Elle étreignit avec une frénésie féroce la petite Louise dans ses bras.

Et l'enfant, cette fois, poussa un cri de frayeur. Mais Gaston et Romain ne s'occupaient plus de Blanche ni de sa fille.

Au moment où ils se glissaient hors du château par l'escalier en vis, communicant, comme nous l'avons dit, avec le cabinet de toilette, ils avaient aperçu un homme marchant à pas lents et se dirigeant vers le perron d'honneur situé sur la droite.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

SI J'ÉTAIS LE DIABLE. — Dès l'année 1845, Alban Stolz, dans son calendrier pour le temps et l'éternité, le *Pater noster*, écrivait : " Si j'étais le diable, et que le peuple, dans son aveuglement, me choisit pour son député et m'envoyât à Carlsruhe, ... j'y ferais une motion de nature à procurer à l'enfer le plus de clients et le plus de profit possible ; à savoir qu'il faut affranchir et séparer entièrement l'école de l'Église ; que l'école n'ait plus rien à voir avec la religion ni la religion avec l'école ; que désormais une école soit simplement une fabrique où l'on devra façonner le cerveau des enfants de manière à les rendre rusés à souhait pour vivre dans le monde ; ... quant au prêtre, qu'il lui soit aussi formellement interdit de visiter l'école que de visiter la salle de danse."

LE CLUB DES CHAUVES. — En vertu du fameux proverbe " qui se ressemble s'assemble ", les Anglais ont fondé des réunions, des clubs pour les individus ayant les mêmes goûts, les mêmes instincts et les mêmes infirmités.

C'est ainsi qu'à Londres on peut visiter le club des hommes gras, des hommes maigres, des géants, des nains, des sourds et des aveugles.

Un nouveau cercle vient de se fonder qui n'admet absolument que des chauves.

Il faut, pour en faire partie, n'avoir " plus de cresson sur la boule, plus de corde à son impériale, plus de crins sur sa brosse.

Celui dont le chef rappelle le plus exactement une bille de billard est élu président, et le *genou* le plus parfaitement dénudé est secrétaire général.

Est exclu ignominieusement tout individu soupçonné d'avoir eu un instant l'idée de porter perruque !

UN CALCULATEUR PRODIGE. — Un Hindou du nom de Narayan Narland Sukhatme vient de donner des représentations dans différents collèges de la ville de Bombay, et a fait preuve d'un talent de calculateur véritablement extraordinaire.

Tout en jouant une partie d'échecs, il fait une partie de cartes avec un autre partenaire, et dicte à une troisième personne une traduction de sanscrit. Au même moment il trouve moyen de compter le nombre de grains contenus dans une poignée de blé qu'on lui jette au visage. Enfin, dans le même laps de temps, il fait une multiplication d'un nombre de treize chiffres par un nombre de dix chiffres.

Des calculs compliqués qui exigent en général un travail de cinq heures sont faits par ce calculateur-prodige en cinq minutes.

Le gouverneur de Bombay lui a délivré un certificat, qui lui permettra d'entreprendre prochainement un voyage en Europe pour donner des représentations.

LE PREMIER VÉLOCIPÈDE. — Le *Musee des Familles* nous apprend que le premier vélocipède ou appareil de locomotion mû par la personne qu'il transporte est décrit et figuré par Ozanam dans le livre intitulé : *Récréations mathématiques et physiques*, qu'il publia vers la fin du XVII^e

siècle (1693). Voici les termes de cette description :

" On voit à Paris depuis quelques années un carrosse ou une chaise qu'un laquais posé sur le derrière, fait marcher alternativement avec les deux pieds, par le moyen de deux petites roues cachés dans une caisse posée entre les deux roues de derrière, et attachées à l'essieu du carrosse."

Ozanam ajoute que l'inventeur de ce système de locomotion est un jeune médecin de la Rochelle, nommé M. Richard.

LA VIE HUMAINE. — La vie humaine, c'est l'espace de temps que l'homme passe sur la terre. Pour le grand nombre, elle est très courte ; pour quelque-uns, elle a quatre stations : l'enfance, la jeunesse, l'âge mur et la vieillesse. Naître, pleurer et mourir, résumant toute la vie humaine.

Elle nous est donnée pour faire le bien, pour expier nos fautes, pour faire ample provision de mérites, pour acheter le ciel et nous préparer au départ ; mais non pour les plaisirs et les richesses de la terre, comme semblent le croire trop de chrétiens.

Comment l'emploie-t-on ? Les uns l'emploient à se sauver en faisant le bien ; les autres à se perdre en faisant le mal ; d'autres enfin à perdre le prochain par les scandales de leurs discours, de leurs conseils et de leur conduite. Que chacun prenne garde que l'on dise de lui, quand il mourra, ce que l'on entend dire tous les jours des autres : quelle vie inutile ! Il vaudrait autant et mieux peut-être qu'il ne fut pas né. Régularisons dès aujourd'hui l'emploi de notre temps, car le temps est court et l'avenir ne nous appartient pas.

A REMARQUER

Comme il est plus facile de prévenir les maladies que de les guérir, c'est donc un devoir, pour chacun qui tient à sa santé, l'avoir des selles régulières et normale — ce qui constitue une bonne santé. Or, aucune partie de la science médicale ne donne une plus grande place pour le soulagement et la guérison d'une maladie que celle qui cherche à réparer les dérangements des organes digestifs et assimilateurs. A moins que la santé de ces organes ne soit maintenue, ils deviennent une source de souffrances impossibles à décrire. Les premiers symptômes sont généralement la perte de l'appétit, les maux de ventre après avoir mangé, l'indigestion, les étourdissements, les maux de tête, la constipation, la torpeur, la migraine, les brûlements d'estomac, dyspepsie, engorgement du foie, etc. Pour la guérison radicale de ces indispositions, toutes les matières nuisibles et stériles doivent être expulsées du système.

Cela peut être effectué par l'emploi d'un remède sûr et effectif, qui non seulement puisse remettre l'estomac et le foie dans leur état naturel, mais favoriser une condition saine des intestins. Pour arriver à ce but et d'après le témoignage d'un grand nombre de médecins, les Pilules Anti-Biliaires du Dr Ed. Morin sont sans rivales. Elles font disparaître non seulement les désordres ci-dessus décrits mais encore elles font un bien incalculable quand ces maladies sont déjà établies ou même sérieusement avancées. Aussi les emploie-t-on avec beaucoup de succès dans le traitement de la névralgie, de la jaunisse, due à la condition malade du foie, et dans tous les cas de maladies bilieuses.

Ces Pilules, purement végétales, sont sans saveur en même temps qu'un purgatif complet. Étant revêtues de sucre, on peut les prendre facilement et sans répugnance. Cet avantage joint à celui de produire son effet d'une manière douce, est un des titres qui recommandent surtout leur emploi pour les femmes et les enfants.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque pilule le nom du Dr Ed. Morin. En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

NOUVELLES A LA MAIN

Deux banquiers se querellaient :

— Apprenez, dit l'un deux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action.

— C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.

Au jeu des différences :

— Quelle différence y a-t-il entre une somnambule et un romancier ?

Réponse :

— C'est que la somnambule gagne de l'argent en s'endormant, et le romancier en endormant les autres.

Fin de discussion entre madame et monsieur :

— Ah ! je voudrais que le diable t'emporte !

— Vois comme je suis meilleure que toi : moi je demande tous les jours à Dieu qu'il t'appelle à lui le plus tôt possible !

La petite Yvonne, qui ne connaît, en fait de verdure, que les parterres des squares, est emmenée aux environs de Paris par sa maman. Le soir tombe et, comme on ne parle pas encore de rentrer :

— Mais, petite mère, à quelle heure est-ce qu'on ferme donc la campagne ?

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : " J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

" Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

AVIS AUX MÈRES. — Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

OXYR Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consomption, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez

S. LACHANCE, 1530, rue Ste-Catherine.

Les pharmaciens fournis par

OXYR AGENCY,

P. O., BOX 748,

MONTREAL, P.O.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

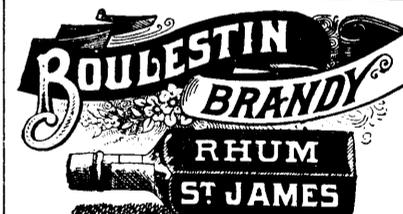
ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50¢ pour E. T. Hamline, Warren, Pa., U. S. d'A.

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés;

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
 Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeau
 12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL ARPENTEUR
 107, rue St-Jacques, Royal; Building, Montréal
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
 107, RUE SAINT-JACQUES
 Télé. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 258, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN
 ARCHITECTE
 New - York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE: Autograph of Stewart Hartshorn and Label on the Genuine.
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont



REGULATEUR
 de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES
 Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. J, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents pour le Canada.

PACIFIQUE CANADIEN

Un Voyage Délicieux

PAR LE

LAC MEMPHREMAGOG

Tous les samedis pendant les mois de juillet et d'août, la Cie du chemin de fer canadien du Pacifique a fait les arrangements suivants :

EXCURSION DU SAMEDI

Départ de la station de la rue Windsor, Montréal, 9.00 a. m., arrive à Newport à 12.40 p. m. Départ de Newport par le steamer " Lady of the Lake," à 1.00 p. m., arrivée à Georgeville à 2.55 p. m., à Magog à 3.55 p. m. Départ de Magog par le train à 5.01 p. m., arrivée à Montréal à 8.40 p. m.

Prix du voyage seulement } **\$2.00**

On obtient des billets donnant le privilège d'arrêter à Newport, à Georgeville ou à Magog jusqu'au lundi suivant la date de l'émission du billet, au prix de \$2.50.

Pour les billets et toutes les informations s'adresser à un agent quelconque du chemin de fer canadien du Pacifique.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL
 266, rue St-Jacques et aux stations

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Bowell & Co's Newspaper & Printing Bureau, 118 Spence St., where advertising notices are received.

MAISON BLANCHE

65, RUE SAINT-LAURENT

Pour le mois d'août, Grande réduction

Collets anglais, 4 plus \$1.50 la douzaine, Chemises blanches depuis 50c., Chemises négligées et en soie très bas prix, Chaussons marino 10c la paire valant 15c, Chaussons en cachemire noir 25c valant 35c, Colis et Cravates les dernières nouveautés, Chapeaux en paille, Chapeaux en feutre, Casques et Casquettes 25 p.c. meilleur marché qu'ailleurs.

UN SEUL PRIX, MAIS BAS PRIX

65 RUE SAINT-LAURENT 65

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.
 Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxons en général.

N. FAFARD, M. D.
 Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire
 Joliette, P. Q., Canada.

Voitures d'Enfants

EN JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEMING & CIE., Seuls Agents

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

de PLUS de TÊTES CHAINÉES
 CHEVEUX GRIS.
CAPILLINE
 PROPRIÉTÉ BEAUTE & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR PHARMACIEN
 50c

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Bonaparte Paris (France)

PILULES DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT ni purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, qu'il soit excessif, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisé. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brockville, Ont.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

GRANDE VENTE

DU

Mois de Juillet

**OUI VEUT LA FIN PREND
LES MOYENS**

C'est en mettant strictement en pratique cette vérité bien connue que nous avons fait de notre grande vente du mois de juillet un succès véritable.

Il reste quelques ligres qui devront être écoulés à des réductions plus grandes. Nous voulons la fin, et nous prenons les moyens.

Cette dette doit être un succès du commencement jusqu'à la fin. Lisez :

Broderies, 50 pour cent de réduction.
Dentelles orientales en couleurs, 50 pour cent de réduction.

Rubans de couleurs, valant 8c, 15c, 30c et 50c, vendus 1c, 3, 5c, 8, et 10c.

Coupons de Rubans, valant 10c et 15c vendus 5c chaque.

Etoffes à robes et Indiennes toutes réduites.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.

Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle très Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue out. Paris (France)

**GRANDE VENTE
—DE—
FIN DE SAISON**

A LA MAISON DE CONFIANCE

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohabailles

Marchandises pour Dames et Messieurs entièrement sacrifiées !

16236



La chaleur affaiblit, le
JOHNSTON'S FLUID BEEF

donne de la force.

Pour conserver votre vigueur, prenez-en régulièrement.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

PURE ET DE SANTE

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14 Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache. P.Q

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre.
No 62, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien
192 rue St-Jacques

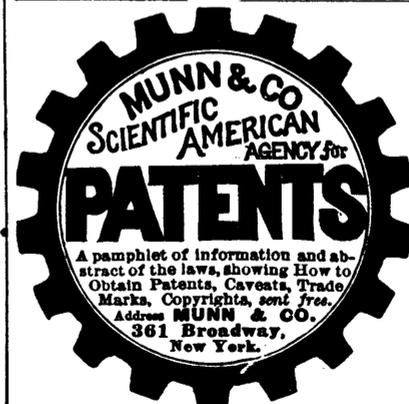


TIRAGE EN AOUT 1891 le 5 et 19

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.
Address MUNN & CO.
361 Broadway,
New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises légalisées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

E. T. ...
J. T. Emery

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National B.
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 11 AOUT 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
4 PRIX DE 5,000 sont.....	20,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 1\$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,184 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express. BILLETS ET LISTES DES PRIX envoyé nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature visible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La Législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.